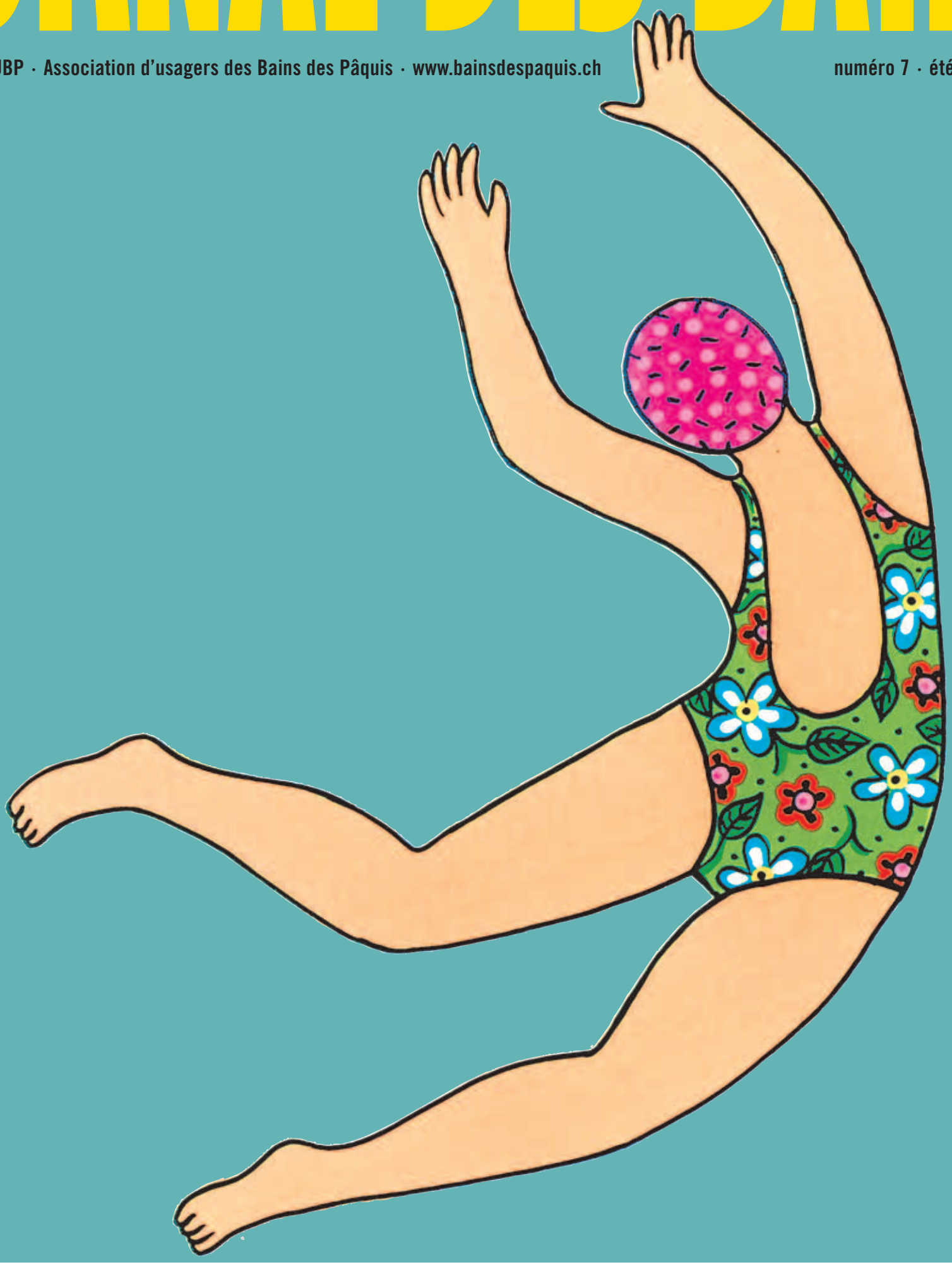
«Deux mouvements de bras en expulsion d'air continue puis une inspiration rapide et puissante dans le troisième. Valse lente. Juste à fleur d'eau.» /pages 11-12

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

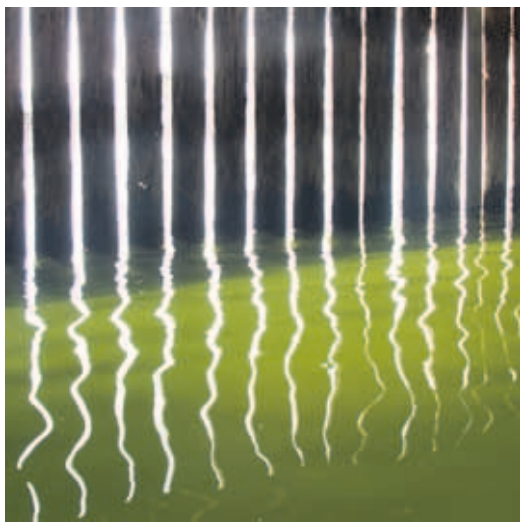
numéro 7 · été 2012 · CHF 2.–



Dessin Maya Guidi

Trop sport
/pages 3-12

Le chat des Bains
/page 16



Les dessous des Bains
/pages 24-25

Des artistes aux fourneaux
/page 26

ÉDITO
Sport d'équipe

Nager, ramer, surfer, plonger. Voilà qui nous ramène au cœur de l'actualité. Il était temps que le *Journal des Bains* se mette à parler sport. Bien sûr, ici nulle grande messe compétitive, nul stade propre à accueillir des foules en délire et partisanes. A leur image, les Bains flottent sur la vague du sport de proximité, des joies familiales et du plaisir.

On nous l'a assez répété dernièrement, les Romands sont les Grecs de la Suisse. Cela dit comme une insulte, comme on dit le chien ou l'esclave de quelqu'un.

C'est pourtant dans cette lointaine Antiquité et en Grèce que l'on inventa, avec un sérieux qui vaut tous les plans d'austérité actuels, les Jeux olympiques, pour ne parler que de sport. Mieux pourtant qu'aujourd'hui, les compétitions rassemblaient aussi les arts du théâtre, de la musique et de la poésie. Epreuves qui n'étaient pas suivies avec moins d'attention que les courses, les luttes ou les lancers de javelot ou de disque.

Près de 40 000 mots français trouvent leur origine dans la langue grecque, sans compter nombre de concepts philosophiques et politiques. Jusqu'à l'idée d'un esprit sain dans un corps sain, rapportée par Juvenal, mais évoquée déjà bien longtemps avant lui par Aristote.

On voit donc que les patrons de l'Europe bien portante n'ont pas grand mérite. C'est peut-être de ne pas être suffisamment dignes de recevoir une couronne de lauriers, ou manquer de fair-play, qu'ils s'imposent par la force. *Lacrimosa dies illa. Dies irae.*

Ainsi donc, si les Romands devaient être les Grecs de la Suisse, il ne fait aucun doute que les Bains des Pâquis seraient les Grecs de la Romandie, heureux et fiers de l'être. Eux qui offrent une vision ludique du sport, une idée vraie de la détente sans lutte et de l'abandon du corps dans des gestes purificateurs, eux qui réveillent chaque matin, l'été venu, la ville en douceur, en musique et en poésie.

La revanche ne fait partie d'aucune de nos disciplines. S'il y a ailleurs des jouteurs férus de l'insulte, des bretteurs professionnels de l'estocade injurieuse, nous nous souvenons que le sport est rassembleur et le moment aussi, paradoxalement, des trêves guerrières.

C'est dans cet esprit que les Bains ont toujours vécu. Entre l'accueil chaleureux et la tolérance, entre la générosité bonne enfant et la simplicité, recevant toutes les différences avec le même bonheur et qui, un instant, nous font tous jouer dans la même équipe.

Que vivent donc les Bains et vive le sport !

La rédaction

Dessin Maya Guidi

La flotte de guerre genevoise

J'avais promis (*Journal des Bains*, numéro 6, page 8) de donner plus de sel et de crédibilité à l'histoire de la flotte de guerre genevoise. Il est impossible de fournir ici tous les détails de notre invincible armada dont on savait qu'elle avait pris une part décisive à la prise du château de Chillon.

Contentons-nous d'un bref rappel d'un singulier passage de la *Genève historique et archéologique* de Galiffe qui savait puiser aux bonnes sources :

« En 1612, écrit-il, on fit des frégates doublée de fer, à l'épreuve du canon, & deux ans après de petits vasseaux garnis de lames d'acier si tranchantes, qu'elles coupaient, dit-on les chaînes tendues sous l'eau (M.G., IV, 315 ss.). A ce propos, notre collègue, Mr le Consul des Etats-Unis d'Amérique à Genève, nous a fait observer que ce n'était donc pas à son pays que revenait le mérite d'avoir le premier fait usage de vaisseaux blindés, et cela dès le commencement du XVII[e] siècle, deux siècles et demi avant la guerre civile d'Amérique.

La frégate de 1672, nommée le Soleil, était peinte de flammes jusque dans ses rames.

La frégate de 1678 était décorée de sculpture de Jean Durand représentant l'écu de Genève, des trophées d'armes et des hommes sauvages. On retrouve la barque sur quantité de plats d'étain.

Le dernier amiral de la Navigation fut un certain James Fazy, en 1849.

Armand Brulhart

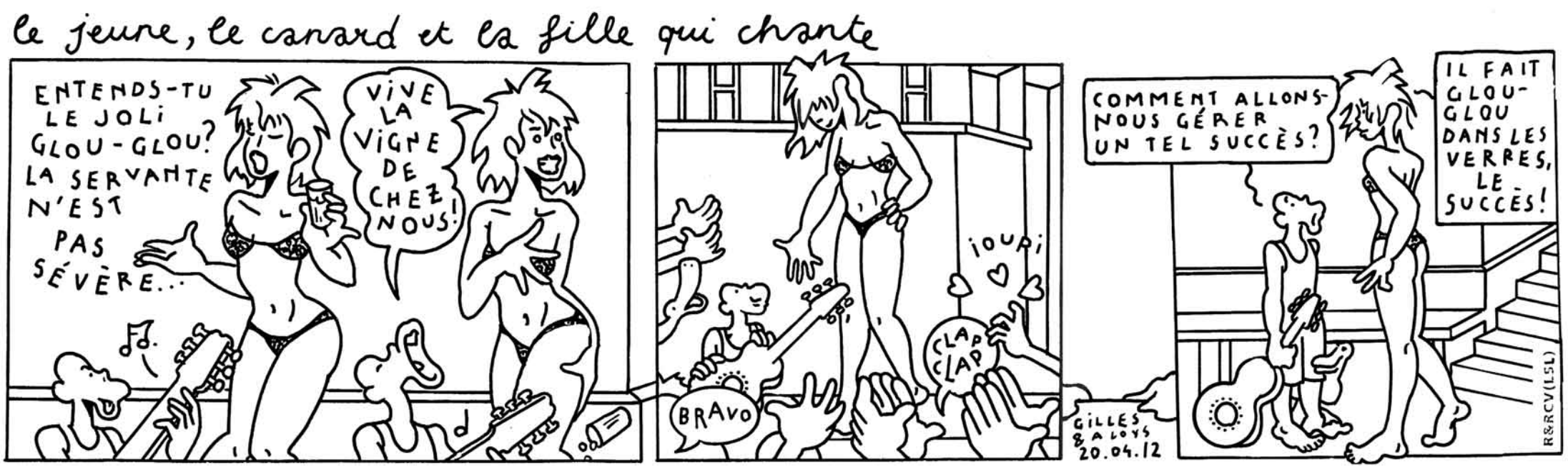
Le devin des Bains se rebiffe

Madame la rédactrice responsable, Messieurs les membres du comité de rédaction, j'ai été mis en cause, je dirais même mis à mal dans le numéro 6 du *Journal des Bains* par Monsieur Serge Arnauld. Ce rédacteur qui me paraît plutôt devoir porter le titre de faiseur a le droit de douter personnellement de mes capacités dans la pratique de la divination. Cependant, je conjecture que s'il dénigre mes « prétendus jeux avec l'au-delà des apparences », selon son appréciation, c'est parce qu'il s'est reconnu dans l'évolution de son ombrageux caractère, tel que l'a décrit le recours aux quatre éléments inscrits dans mon observation zodiacale. Son rapprochement condescendant avec mon art cache un besoin de consonance qui prend prétexte du statut fragile des savoirs pour faire de ses connaissances un toboggan sur lequel devraient glisser naturellement les miennes. Non ! Monsieur l'instructeur autoproclamé, ma science n'a rien à voir avec l'intuition, l'imagination et la source. Elle relève d'une inspiration dont j'ignore l'origine et d'une expiration par ce foisonnement d'expressions que la langue française cultive, en effet. Toutefois, ces expressions ne sont pas recherchées superficiellement par moi comme les fins d'un amusement passager ; elles sont choisies pour leurs qualités pittoresques et servent de truchement spontané aux révélations commandées par l'inspiration. Cette charge grossière de votre collaborateur, Madame la rédactrice responsable, Messieurs les membres du comité de rédaction, m'a fait perdre la spontanéité de ce que j'estime être mon maigre don et elle a rompu le contact imprévisible que je noue avec le surnaturel. Dès lors, je renonce avec un grand regret à vous offrir à l'avenir mes contributions et je forme mes souhaits les plus vifs pour que mon remplaçant reçoive l'approbation méritée du rédacteur qui s'est acharné contre moi. Salutations et considération.

Ennemond Neausarde

Ecrivez-nous !

Journal des Bains
Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch



Photographie Laurent Guiraud/Tribune de Genève

Le lecteur assoupi

Il y a eu un temps où je nageais. Un temps d'avant la naissance, obscur, liquide. Un temps de solitude, sans langage ni communication.

PHILIPPE CONSTANTIN

Je n'aime pas le sport. Aristote définissait l'homme comme un «*zoon politikon*». A-t-on jamais vu un animal faire du sport? L'animal est un lecteur. Il lit des odeurs le jour et rêve ses lectures le sommeil venu.

L'homme aussi est un lecteur, car c'est l'unique lieu de sa liberté. Les mots seuls lui donnent vie et, l'ayant fait quitter la nage primitive, lui permettent d'y retourner.

Je regarde le lac. Je pense au mot liberté. Je retrouve, lové au fond de ce mot l'antique dieu romain Liber, le Bacchus heureux, dieu sauvage, ami du vin et de la fécondité, dieu qui meurt et renaît au fil des saisons. Je retrouve aussi dans ce mot la racine *liber*, cette pellicule vivante entre l'écorce de l'arbre et le bois, et sur laquelle, autrefois, on écrivait.

A l'opposé de la liberté il y a le rapt. La captation d'une proie. Le sport capture l'acteur et le spectateur dans un viol public. L'intimité et la pudeur deviennent communes.

Je m'étends sous un platane, dans un filet d'ombre qui tisse autour de moi des mailles de lumières. J'entends crier des enfants qui jouent et je m'invente des embarcations, par jeu, par goût des mots.

Je me souviens du mot corbillard, si lugubre pour la plupart. Pourtant, je découvre dans le feuillage des platanes un coche d'eau à fond plat, remontant la Seine entre Paris et Corbeil, transportant nourrissons et marchandises. Ces Corbeillards qui, au moment de la grande peste, donnèrent leur nom à tous les véhicules mortuaires.

Je regarde mon ventre et je pense au film de Peter Greenaway *Le Ventre de l'architecte*. Qui mieux que lui aura su transcrire l'angoisse qui m'étreint et me ballonne. Courir, nager, surfer. Serait-ce donc là la solution contre la photocopieuse de Greenaway et son architecte?

Il y a ainsi une lente végétalisation de mon être, une subtile minéralisation. Est-il si étrange que le calme et le bonheur me viennent en jardinant plus qu'en courant le long d'une piste qui me ramènera inéluctablement au point de départ?

Car c'est bien de cela dont il s'agit finalement. Le sport ne construit rien, n'a aucune finalité ni aucun don à offrir. Il avorte perpétuellement de son inutile récurrence.

J'ai acheté il y a quelques années une paire de baskets. Il était temps. Trop d'excès, trop de fumée, trop d'inactivité. L'embonpoint enrobe ma pensée, mon tempo, ma danse avec les mots. Je regarde sous mon bureau ces deux étrangères noires et rouges au sigle et au nom grecs de la divinité de la victoire. *Niké*. Je n'ai jamais eu l'envie ni la volonté de les chausser, me réfugiant derrière l'excuse banale du temps qui passe et qui manque.

Pierre Desproges, pour paraphraser la trop fameuse et insoutenable phrase du général américain Sheridan, «un bon Indien est un Indien mort», faisait dire à Pierre de Coubertin dans l'un de ses réquisitoires, «un bon sportif est un sportif mort». Je n'irai pas si loin, bien sûr. Leur besoin de dépassement perpétuel, leur souffrance à gagner sur leurs limites et leurs adversaires est déjà une peine suffisante pour eux, sinon une punition.

Mon livre a glissé. J'aime cette somnolence qui m'isole. Le monde extérieur se traduit en jouets et en personnages de papier. La voile d'un hydroptère traverse le ciel, effleurant à peine la surface liquide, haut perchée sur ses ergots. Je m'amuse à redéfinir des espaces de vision en clignant des yeux ou en choisissant des portions de paysage avec mes doigts. C'est l'invention de la photographie, du cinéma. A travers ce cadre passe un coureur. Je vois son mollet frôler l'air et perturber l'ordonnancement des ombres du feuillage, je sens son souffle, vite passé, j'entends son cœur, au rythme des foulées, qui disparaît et se noie.

Et puis, il y a la sueur bien sûr. Toute cette transpiration, ces sudations âcres, ces nuées humides et salées, comme une tentative pour imiter ou retrouver la nage originelle.

La bise souffle et il fait presque froid. Je me rends compte une fois encore qu'étrangement ce n'est jamais la main qui tient le livre qui est transie et qui s'ankylose. Toujours l'autre, que je garde pourtant cachée au fond d'une poche. Les mots sont le feu de la vie et sont riches d'inconnu.

Je songe au mot «amiral». L'un des rares de la langue française à tenir son article après sa racine. «*El emir al bar*». L'émir de la mer. Dont le premier article et la mer ont disparu.

Non, je n'aime pas le sport. L'amiral m'y fait penser. J'ai longtemps cru que le sport ne pouvait exister qu'avec le fameux *fair-play* des Anglais, inventeurs du mot. Mais il n'en est rien, le sportif est une bête furieuse, infidèle, habitée de désirs de meurtres.

C'est un guerrier. Ce n'est pas de jeu dont on parle, mais de l'essence même de l'homme qui comme un chat tient son bonheur dans la proie prisonnière entre ses crocs. Et je ne parle pas de la drogue, des hallucinogènes anabolisants, de l'argent qui n'a plus de sens ni de valeur.

Le sport est l'opium des analphabètes. La violence leur motivation. Les contrats et les paris leur sang. Les femmes des poupées de harem. Toutes choses qui éveillent chez moi un sentiment de révolte et d'injustice.

J'ai pourtant longtemps cherché dans un coup de coin bien botté la poésie ou la marque d'un dieu, sinon de Dieu lui-même. Mais je n'y ai rien vu. Nous sommes depuis devenus d'anonymes amis dans une indifférence débonnaire.

Je ne vois que les dieux du stade, les foules menaçantes, les mauvais coups, le souvenir de Jeunesses en troupeaux rangés, marchant toutes du même pas, le talon des bottes écrasant sur leur passage la vie, la liberté et les mots comme un bulldozer. Là où les sportifs sont des maîtres de guerre, le spectateur est un mouton qui arase la raison et rend l'humanité plus basse.

J'imagine volontiers que le sport commence avec Platon et ses péripatéticiens, pour s'arrêter à Rousseau et ses promenades en solitaire. Il n'y a pas de compétition à flâner et à penser, pas de combat, pas de gloire, pas de nation surtout, ni de couleur à défendre.

La terre n'est à personne et les fruits à tout le monde, écrivait justement Rousseau. Etrange vérité pour ceux qui cherchent la couronne de laurier, la coupe ou la médaille à ranger dans leur chambre bientôt poussiéreuse.

Quelque part sur la plage, j'entends les cris d'enfants qui jouent. Ils font leur apprentissage de la vie, des querelles, de la politique. Comme des bêtes ils se reniflent, se sentent, se découvrent. Les mots naissent qui les font venir au monde, qui les sociabilisent. Le sommeil venu, ils revivent leurs jeux, les renomment dans des rêves sans vainqueur, même si la plupart, bientôt, céderont à cette folie sans grandeur.

Aimez-vous le sport?

La question semble totalement incongrue puisque c'est le sport qui vous aime et qui veut faire de vous des sportifs à tout prix. Vous ne pouvez que difficilement échapper aux ventouses de la pieuvre, selon l'expression dessinée par Exem. La preuve : ce numéro consacré aux sports, pour ne pas dire aux dieux du stade.

ARMAND BRULHART

La traversée de Genève à la nage, 1931. Cette traditionnelle épreuve a été disputée le 12 juillet par 31 nageurs appartenant à cinq clubs. La distance à parcourir était d'environ 1500 mètres. Ernest Boulenaz (X), des Tritons genevois, se classa premier en 13'48". (Photo Geiselhard)

Quel chemin parcouru depuis 1828, date à laquelle les lexicographes ont traqué ce mot anglais dans le vocabulaire français ! Avec ses quatre consonnes et sa voyelle unique en cul de poule, le mot et la chose ont conquis la planète terre. *Sport* signifiait alors « amusement » et, si je puis me permettre, ne vous égarez pas dans l'étymologie, vous pourriez découvrir que le verbe « déporter » – ancien « desporter » – a signifié « s'amuser ».

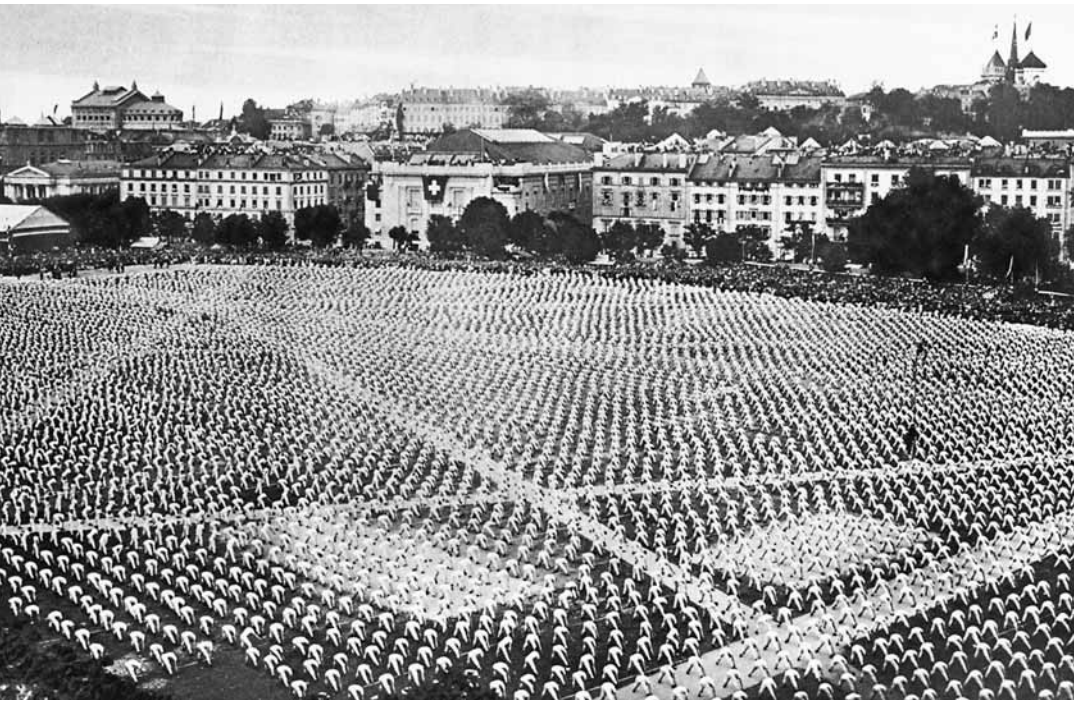
Les Anglais voulaient-ils donner un sens à la vie des prolétaires de Liverpool ? La sanctification du dimanche, l'extraordinaire multiplication des temples ne suffisaient-ils pas à ressourcer les corps et les âmes ? Après douze à quinze heures de travail quotidien, ne serait-il pas convenable d'accorder à la classe laborieuse un peu d'amusement, de sport ? Les Romains l'avaient compris. Et les Grecs me direz-vous ? Mais là, je m'égare. La rédaction du *Journal des Bains* avait spécifié un survol historique rapide du sport à Genève et plus particulièrement des sports liés à l'eau.

Rien n'est simple dans la recherche des origines, sutout si l'on convient, avec les dictionnaires du XIX[e] siècle, que les sports embrassent des « disciplines » aussi variées que « la chasse, la pêche, les courses, la natation, la navigation, le tir à l'arc, le tir au pistolet et à la carabine, le canotage, la gymnastique, la boxe, le bâton, la canne, la lutte, le jeu de paume, le cricket, l'équitation, le patinage ».

Vous avez bien lu. Pas un mot à consonnance anglaise, mis à part le cricket, alors que le « déferlement » des sports dans la « langue de Shakespeare » envahissait l'Europe, à la fin du XIX[e] siècle, obligeant les Français à s'accommoder du mot *football* en 1890 dans la « langue de Racine ». Genève étant la plus anglophile des villes du Continent, devait-elle être à l'avant-garde du sport ? La question est encore en suspens. Le premier match de football aurait été joué à la fin mars 1816 dans les fossés des fortifications de Genève entre les Anglais d'Eton et une équipe d'Irlandais emmenée par un certain Burke, futur comte de Mayo[1]. Un demi-siècle plus tard, on pouvait lire dans le *Journal de Genève* : « Une partie du noble jeu de football (ballon) a été jouée hier sur la Plaine de Plainpalais par 11 joueurs anglais habitant Genève contre 11 de leurs compatriotes habitant Lausanne. Durée 1 h et demie. » Le journaliste concluait d'une manière énigmatique : « Nous souhaitons que ce beau jeu, qui jadis était fort en honneur chez nous, se généralise de nouveau au milieu de nos adolescents »[2]. Qui se souvient encore que le Servette Football-Club fut fondé le 20 mars 1890 ?

Après cette digression, il serait bon de démêler l'échevau compliqué des sports ou des « amusements », juste pour le plaisir. Les plus anciennes « disciplines », la chasse et la pêche, ne figurent plus au tableau des sports du XX[e] siècle et le baron de Coubertin a pensé, à juste titre, qu'ils ne pouvaient sérieusement s'illustrer dans un stade, malgré leur tradition ancestrale[3].

A Genève, l'opposition entre les exercices sur terre et sur l'eau que l'on observe sur la peinture de *La Pêche miraculeuse*, de 1444, font partie d'une géographie urbaine. Sur terre se font les exercices de tir, comme l'arbalète et l'arc au Pré-L'Evêque, ceci jusqu'en 1900, date de la démolition de l'hôtel du Jeu de l'Arc, qui a laissé son nom à une rue. Trop dangereux, les tirs des armes à feu, l'arquebuse et surtout le petit canon appelé « couleuvrine » ont été reculés en aval de la ville en un lieu baptisé pour la circonstance Coulouvrenière. Ces compagnies de « sportifs », appelés « Les Enfants de Genève », furent dirigés par un certain Tacon, dont dérive le nom de la place de la Taconnerie. Ce dernier fut remplacé par le capitaine Philibert Berthelier, mort pour la liberté sur l'actuelle place Berthelier, devant la Tour de l'Ile. Nul doute que la Coulouvrenière fut le lieu privilégié des sportifs amateurs et professionnels, avec leur stand de tir qui accueillit en 1828 le premier tir fédéral et ses quelques 600 participants. Voilà pour les sports de terre qui ont fait grands bruits dans notre République.



La Fête fédérale de gymnastique sur la plaine de Plainpalais, 1925.

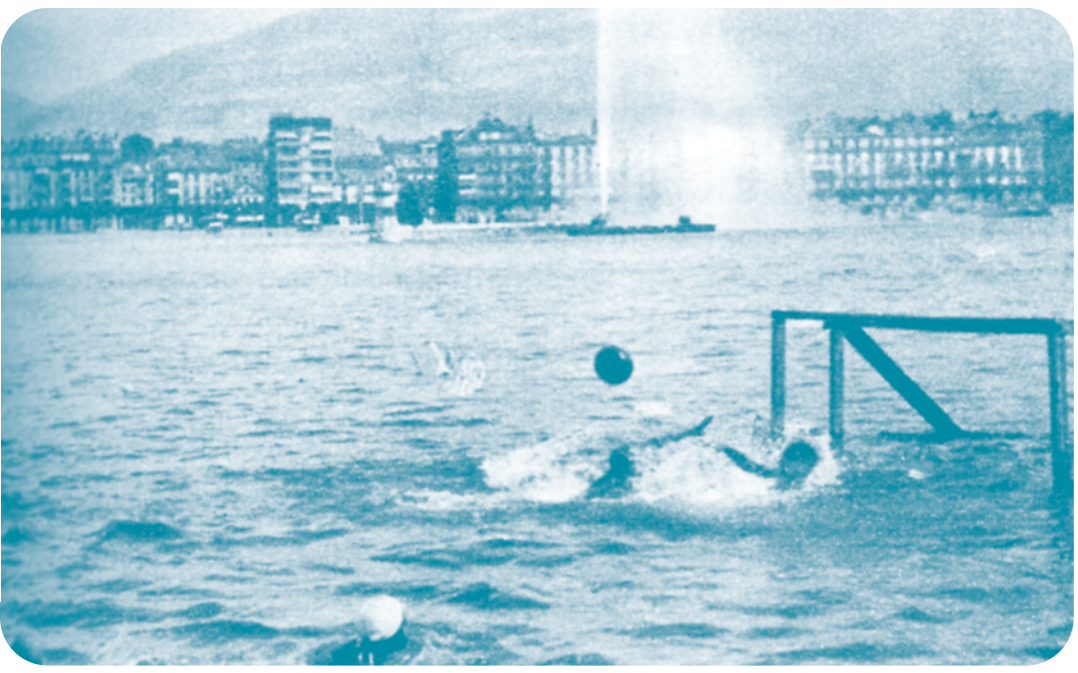
Quant aux exercices lacustres, ils avaient pour centre de ralliement le port et la place du Molard, du moins jusqu'en 1677, date à laquelle les navigateurs et leur « amiral » se réunirent aux Pâquis. Ils y construisirent, en 1723, l'hôtel de la Navigation, démoli en 1920. Un stand de tir se trouvait le long de l'actuelle rue du Léman, comme nous le montre une lithographie publiée en faveur des victimes de l'incendie des Pâquis de 1829 et sur laquelle se dresse non seulement le mur des cibles mais aussi le mytérieux « piquet du Maure », cible lacustre unique à documenter. Au milieu du XIX[e] siècle, la Société de la Navigation s'unit sans bruit à celle de l'Arquebuse, ne laissant que son nom à une place formant dès lors le centre des Pâquis.

Tous ces « sports », me direz-vous, sentent un peu la poudre et le militaire, et vous n'aurez pas tort. Mais il faut voir dans ces manifestations toutes les vertus qui sont exigées de nos « sportifs » : l'entraînement, la combativité, l'émulation, le dépassement, et, pour le public, le suspens, les applaudissements, les paris et le sacre du vainqueur. Le vainqueur était nommé « roi » et si vous demandez à visiter la salle « royale » de l'hôtel de l'Arquebuse, qui se trouve à l'angle des bien nommées rue du Stand et rue des Rois, vous y verrez plus de vingt portraits des as du tir en costume d'époque.

Bref, vous aurez retenu dans l'énumération du *Grand Larousse du XIX[e] siècle* que les exercices de tir étaient en bonne place et que des disciplines primaires des cours d'école, soit la lutte, la boxe, le bâton et la canne, seules les deux premières ont acquis une certaine noblesse, malgré le vieux proverbe « jeux de mains, jeux de vilains ». La vraie noblesse, celle du cheval et de l'équitation, fut introduite à Genève dans la jeunesse de Louis XIV par un flambeur venu de Bavière nommé Henri Neubaur, grand écuyer en sa maison de la Corraterie. Une vue du Manège de 1668 vous montre que ce « sport » était strictement réservé aux hommes militairement vêtus, mais qu'il attirait « moult » spectateurs des deux sexes. Les exercices de galop (un mot d'origine allemande, croit-on !) avaient certainement lieu sur la Plaine de Plainpalais, le vaste terrain des militaires, des fêtes et des sports déjà cité. C'est là, en bordure du Mail que fut installé le temple du jeu de boules à la fin du XVIII[e] siècle, tandis le cricket à la genevoise se confondait avec le croquet, jeu consistant à faire passer des boules de bois sous des arceaux de fer.

Jean-Jacques Rousseau, encore lui, ne semble pas avoir goûté d'autre sport que les sports utiles, comme la nage dont il sera question plus loin, à moins que l'on considère utile la marche, le bilboquet et le jeu d'échecs, fort prisés du grand homme. Il aurait pu nous confesser quelques mots sur les deux « institutions » *intra muros* que furent « les jeux de paumes » à Genève, celui des Rues-Basses, situé à l'actuelle rue du Port, ancienne rue du Coq d'Inde ou du Jeu de Paume et celui de Saint-Gervais, allée du Jeu de Paume conduisant sur l'actuelle place Grenus. On dit pourtant que Caton alla au jeu de paume pour se consoler de sa défaite au consulat de Rome et que la Révolution française a détruit ce jeu que les Grecs appelaient *sphéristique* !

Après avoir laissé de côté l'escrime, fort utile pour les duels et un peu mieux connue des archives, avançons à pas mesurés dans les allées de la gymnastique, sport introduit à Genève par un autre Bavarois, du nom de Rosenberg, en 1823, avec un succès immédiat et dans les fossés de Saint-Antoine. Il y aurait beaucoup à dire sur cette discipline qui conduisit à la destruction de la chapelle Sainte-Catherine en 1862, mais à la construction de nombreuses salles d'un type spécial annexées aux écoles. La conjonction entre sport et éducation se lit clairement dans un guide de Genève en anglais



1. Meeting de canots-automobiles à Genève, 1938. A bord de son fameux « Oiseau bleu », le major Campbell, recordman du monde, allume une cigarette. (Photo Bolomey) – **2. Le championnat de l'Hélice à Genève, 1934. 3. Championnat suisse de waterpolo, 1935.** Le Cercle des nageurs bat le Club de natation. (Photo Wassermann) – **4. La descente du Rhône de la SNG, 1933.** Un canoë passe sous le pont de l'Ile. (Photo Wassermann) – **5. Le départ des patineurs, 1932.** – **6. Héliothérapie et gymnastique respiratoire à Leysin, 1932.** C'est le meilleur moyen d'élargir et de muscler le thorax de l'enfant.

publié par Robert Harvey en 1899 : *Geneva guide, its sports and intellectuel resources*.

Il nous reste à sonder les quatre sports en rapport avec l'eau : la natation, le canotage, la navigation et le patinage. Propagé par la Hollande où les pasteurs genevois ont souvent exercé leur ministère, le patinage se pratiquait dans les fossés des fortifications, à la porte de Neuve, si l'on en croit le dessin que Jean DuBois signait vers 1830. Le mot français apparaît en 1829, alors que celui de patinoire en 1921, presque dix ans après le fameux *Skating-Ring* qui faisait vibrer l'ancien Palais des Expositions d'avant la Première Guerre mondiale ! Glissons maintenant sur l'eau et la nage qui sait marier l'écrevisse au papillon, la grenouille et le dauphin. De même que Léonard de Vinci s'est inspiré des oiseaux et des chauve-souris pour rêver le ciel, la communauté des nageurs, sous l'effet d'une spécialisation envahissante, a fragmenté les mouvements des animaux marins pour aller toujours plus vite et rejoindre le très fameux livre des records, qui n'arrive pas à suivre le rythme du temps. Cette progression peut être divisée en deux périodes : l'âge du bois et l'âge du béton. Le bois fut en effet le matériau de base de l'apprentissage de la nage pendant des siècles, et le béton celui du durcissement de la musculature des nageurs et de l'hypertrophie de nos champions modernes depuis les années 1930. A Genève s'ouvrait en hiver 1931 l'exposition « Architecture et sport », préparant les inaugurations de Genève-Plage et des Bains des Pâquis de 1932. Il fallait un lieu, ce fut le palais Eynard, future mairie de Genève, le lieu de tous les sports réunis, l'héritage de la Grèce et des retrouvailles d'Olympie, rien moins ! L'événement n'attira pas les foules, mais les architectes à l'origine de l'exposition prirent soin désormais d'inclure le sport à l'urbanisme. Il y avait là matière à couler du béton pour accueillir les foules acclamant les dieux du stade.

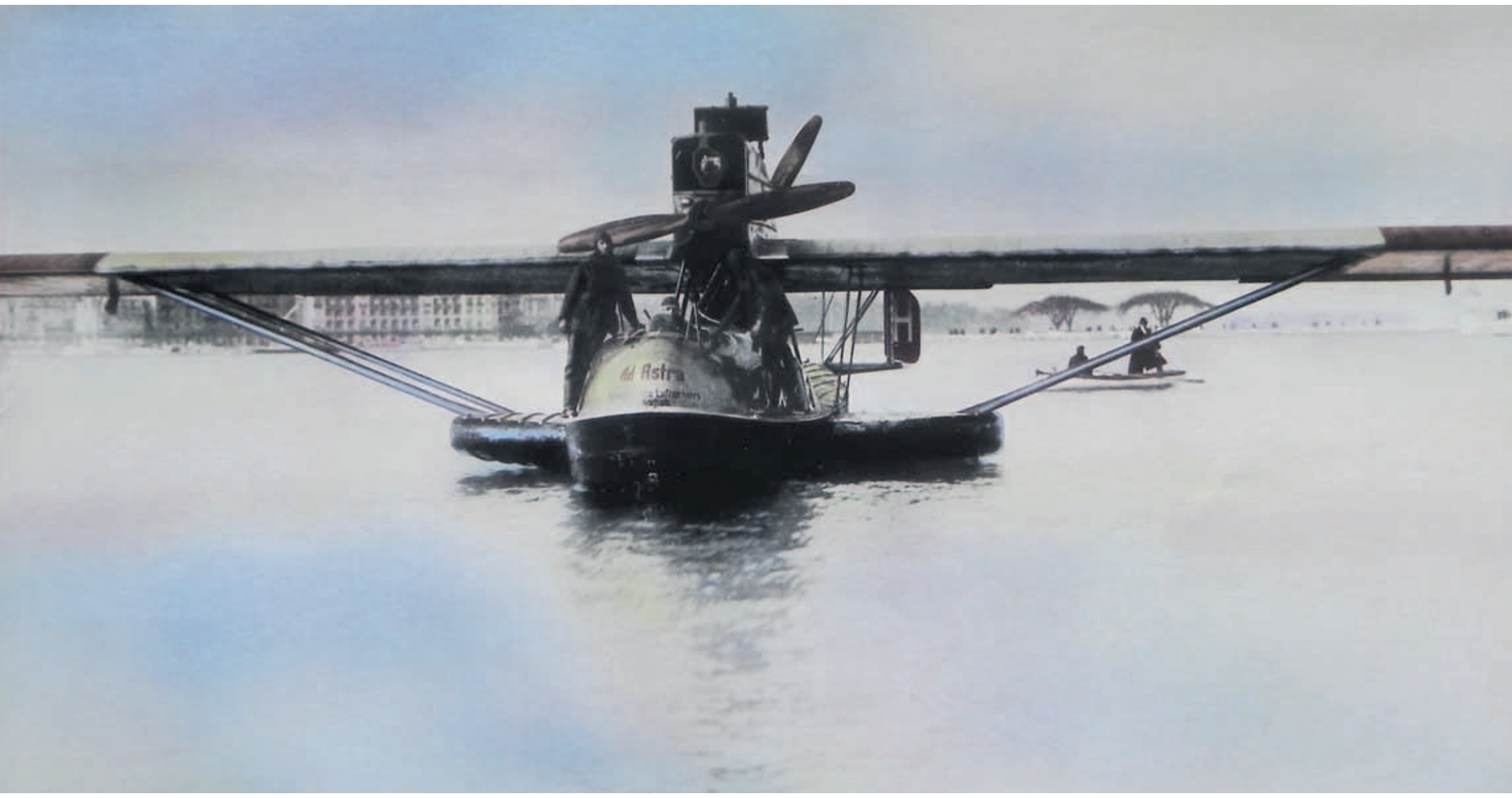
Ainsi, nos hebdomadaires illustrés romands prirent un tournant notable en 1931-1932 en consacrant chaque semaine une page de photographies aux différents sports. L'un des photographes spécialisés en sports nautiques avait un nom prédestiné : Wassermann ! Qui dit mieux ? Sports d'hiver et sports d'été se dégagèrent peu à peu, prenant en marche l'évolution des Jeux olympiques d'hiver, créés

L'Echo illustré, 1941. Le match Suisse-Allemagne à Berne. 2-1 pour la Suisse !

à Chamonix en 1924, bien après les Jeux olympiques d'Athènes de 1896. La marche du sport allait bon train, mêlant aussi le retour des disciplines du tir au fur et à mesure que s'approchait l'heure fatidique de la Seconde Guerre mondiale. Déjà se distinguait parmi les photographies un sport dominant : le football. Mais sans que l'on puisse affirmer que les tirs meurtriers des joueurs avaient un lien quelconque avec les esprits bellicistes. La guerre n'arrêta pas le sport, comme en témoigne le match Suisse-Allemagne, remporté à Berne par 2 à 1 !!!

L'histoire du sport reste à faire en notre République, mais la télévision a introduit le sport assis, de loin le plus en vogue, et la mondialisation a brouillé les saisons. Il n'est pas faux de dire que le sport est une pieuvre qui peut vous plonger dans les ventouses d'un fauteuil.

[1] *Baily's Magazine*, avril 1868.
[2] *Journal de Genève*, 22 janvier 1869.
[3] Le baron de Coubertin (1863-1937), réfugié avec la baronne au Clos-Belmont, fut interviewé par Jean Marteau en 1936 : « Je reconnais que l'olympisme a été bienfaisant en permettant au sport de se développer et de donner du pain à de pauvres gens qui, si on ne les payait pour sauter des haies ou lancer des boulets, mourraient de faim. »



Hydravion Dornier « Wal » d'Ad Astra Aero, avec deux moteurs Hispano-Suiza de 1100 cv, 8-10 places, 140 km/h, 4750 kg, à Genève en novembre 1919 (Calendrier Swissair 1990)

Quand Charles Lindbergh ancrait son hydravion à la Nautique

Genève se souvient aussi de la présence du « Latécoère » géant en 1948, qui disparaîtra moins de deux mois plus tard dans l'Atlantique.

JEAN-CLAUDE FERRIER

Quatorze juin 1948. La cloche de l'école de Sécheron sonne 16 heures. Avec des copains, je me précipite dehors direction du parc Mon Repos et de la Perle du Lac. Nous allons assister à un événement, le départ du « Latécoère 631 », hydravion à l'envergure proche du futur « Boeing 747 ». L'appareil se met en position et accélère. Puis s'arrête pour revenir à proximité de la Nautique.

L'hydravion avait amerri deux jours plus tôt au large du quai de Cologny, qui était noir de monde. En provenance de l'étang de Biscarosse, dans les Landes, il était arrivé par le Fort-L'Ecluse, avait survolé Verbois et le pont du Mont-Blanc et avait soulevé des gerbes d'eau en se posant. Il s'était ancré au large de la Nautique et des Mouettes genevoises avaient embarqué les passagers.

Assurant des liaisons avec les Antilles, le Latécoère disparut corps et biens dans l'Atlantique moins de deux mois plus tard, semant la consternation à Genève.

Autre événement en remontant dans le temps : en 1933, la Pan American Airways (PAA) charge Charles Lindbergh, auteur de la première traversée aérienne de l'Atlantique en 1927, de parcourir les rives de plusieurs océans à la recherche d'escales commerciales. Voyageant avec son épouse qui gère les communications radio, il a pris du retard dans les pays nordiques. Une traversée sur l'Atlantique nord n'est plus possible, il rentrera par la Gambie et le Brésil. L'escale de Genève n'était pas prévue et on improvise une somptueuse réception à la Nautique. Une belle brochette de personnalités envahit la SNG en ce jour de novembre. L'hydravion se pose face au quai de Cologny, il est ensuite guidé au large de la Nautique, où il est ancré.

Le Latécoère 631 vient d'atterrir dans la rade, un canot le guide vers son mouillage à la Nautique.

Lindbergh, dont l'épouse parle français, est reçu avec tous les honneurs, il séjourne à l'hôtel des Bergues et visite Genève et la salle de l'Alabama. Il repart le 11 novembre, décolle en trente-cinq secondes, fait un virage et revient saluer les spectateurs qui agitent chapeaux et mouchoirs. Ce voyage fut fructueux et rapporta d'énormes bénéfices à la PAA.

Remontons le temps jusqu'en 1912-1913. Genève, pour être dans le coup, organise deux meetings d'hydravions, avec de nombreux baptêmes de l'air. Un journaliste de la *Tribune de Genève* est à bord, le célèbre Eugène Trollux. Les quais sont bondés, on a même construit des tribunes devant l'hôtel National, le futur Palais Wilson. Le passager d'un hydravion est même passé à la flotte. Il est sain et sauf.

La dernière présence d'un hydravion à Genève date du 4 octobre 2006 à l'occasion du Salon de la locomotion ancienne, *Geneva Classics*. Il s'agit d'un « Catalina », bimoteur à ailes hautes construit en 1943 par Canadian Vickers à Cartierville, au Québec. Il est basé à Duxford, en Grande-Bretagne, comme d'autres appareils anciens. On a la chance de le voir se poser au large de la Nautique depuis la Neptune. Le Catalina, construit dès 1935 à plus de 4000 exemplaires, a été présent sur tous les théâtres d'opération durant la Guerre mondiale. Après le conflit, le Canada l'a utilisé pour des relevés géographiques dans le Grand Nord. L'équipage, se posant sur des lacs, en a souvent profité pour s'adonner à la pêche à la ligne…

Le site www.pionnair-ge.ch, qui est la bible de l'aviation genevoise, fournit d'autres détails.

Le vél-eau !

Dans la catégorie des sports aquatiques, il y a les grands classiques que sont nager, plonger, ramer ou encore naviguer. Mais on pouvait compter sur l'imagination débordante de l'*homo sapiens sapiens* pour ne pas s'arrêter en si bon chemin.

FRÉDÉRIC FAVRE

A mi-chemin entre le rêve d'Icare et le miracle de marcher sur l'eau réalisé il y a deux mille ans par un certain jeune homme de Nazareth, il y a le vélo-aquatique ! Encore plus fort que Jésus qui s'était contenté de ses pieds pour fouler l'élément liquide, ses drôles de successeurs ont enfourché un cadre en guise de petit miracle, et se sont mis en tête de pédaler sur l'eau !

Tous les mordus de vélo que je connais (et j'en connais un rayon) ont, un jour de désœuvrement ou un autre, dessiné un vélo aquatique sur un coin de table. Nombreux sont ceux qui ont esquissé des plans, moins nombreux ceux qui les ont effectivement mis à exécution… heureusement oserons-nous dire.

Mais attention, des vélos aquatiques, il y en a de toutes les couleurs et de toutes sortes : de la pure bricole au délire d'ingénierie futuriste, du simple péclôt posé sur quatre barils, façon radeau de la méduse monoplace, à l'embarcation amphibie dernier cri, toutes les variantes sont possibles.

Pour ce qui est de la propulsion, deux écoles s'affrontent depuis la nuit des temps : d'un côté la simple roue à aube en prolongement des rayons, façon pédalo individuel, de l'autre, l'hélice sous-marine entraînée par un arbre à came ou autre forme de propulsion.

Dernier modèle en date, une nouvelle école vient de faire son apparition : il s'agit d'un vélo aliscaf doté d'un hydrofoil, dessiné par un ingénieur allemand, le *water bird*. Son mouvement imite harmonieusement les ondulations d'un dauphin, mais attention il faut maintenir une certaine vitesse de poussée verticale répétée, sinon on coule. Y a plus rassurant comme embarcation… plus sûr aussi.

Il faudrait pourtant que je trouve moyen de réaliser ce vieux rêve d'enfant : accoster aux Bains à vélo en toute sérénité.

Bonne flottaison à vous !

Le 17 novembre 1927, René Savard franchissait victorieusement la Manche à bord de la « Nautilette Austral ». *« He victoriously cycles across the Channel »*, comme dirent les Anglois un peu marris. Septante ans plus tard, juché sur la même monture, Mayu accomplissait triomphalement la traversée du port de Rolle.
© Musée du Léman/Michel Pernet

Photographie Laurent Guiraud/Tribune de Genève

La tendance est au SUP

Le SUP ? C'est le sport en vogue sur le Léman. Comme son nom l'indique, le « Stand Up Paddle » se pratique debout, pieds nus sur une planche longue et large. La propulsion se fait à l'aide d'une grande pagaie. Et c'est parti pour une balade planante et libre sur les eaux…

Depuis que ce sport est arrivé sous nos latitudes, il progresse à toute allure. Les gens adorent, pour autant qu'ils aiment l'eau. Au bout du lac, de nombreux lieux proposent initiation, cours ou location de matériel pour ramer debout : l'école de planche à voiles Tropical, au Centre nautique, celle de Force 5, au Vengeron. Et puis le Reposoir, sur la commune de Chambésy.

C'est là que Gaël Vuillemin, gardien de la plage, a ouvert en juin 2011 le seul centre réservé exclusivement à la pratique du SUP à Genève. La clientèle qui vient là est très variée, de 6 à plus de 70 ans, et rassemble des gens de toutes conditions sociales.

A entendre son responsable et instructeur, ce nouveau sport est plein d'atouts et bon pour le moral. « Tu travailles la tête et le corps. Le fait de se tenir debout sur l'eau te pousse à être concentré sur toi-même. Après, tu te sens juste bien ! » Tel est le secret du SUP. Mais il y a plus encore. « Tu te retrouves facilement au milieu du lac par tes propres moyens, sans polluer, sans gêner qui que ce soit. Et puis c'est physique, bien sûr. Tout le corps travaille pour maintenir l'équilibre, et cela te procure de bonnes sensations. »

Tellement bonnes, d'ailleurs, que certains amateurs pratiquent yoga ou fitness sur ces planches de 3 à 4 mètres de long. A l'opposé, les plus sportifs se risquent avec elles sur des rivières ou des mers agitées. Il existe des championnats du monde de SUP et il est question que ce sport devienne bientôt discipline olympique. En attendant, ces rameurs debout se rendent aux Aubes musicales en glissant silencieusement sur l'eau. Et c'est tellement beau à voir !

F.Ny.

www.supgeneve.ch

Centre Protestant de Vacances
83 camps d'été de 4 à 18 ans
Ba!
T 022 809 49 79
Lu à Ve de 13h à 17h
www.camps.ch

ORDINATEURS DÈS CHF 150.--
ORDINATEURS RECYCLÉS ET RECONFIGURÉS, GARANTIS UN AN
ECRAN PLAT, CLAVIER, SOURIS INCLUS
Achetez durable et solidaire !
www.realise.ch
8 rue Viguet 1227 Les Acacias
022 308 60 10 serviceinfo@realise.ch
réalise
entreprise d'insertion

VENTS DU MIDI
VENTE DE BATTERIES
JAZZ, YAMAHA,
CANOPUS ET PLUS...
26 RUE DES GROTTES
CH-1201 GENÈVE
TÉL. +41(0)22 733 47 22
WWW.VENTS-DU-MIDI.CH
LUNDI 13H30-18H30
MA-VEN 10H00-12H30
13H30-18H30
SAMEDI 09H00-12H00

les association
Nouveau programme d'activités
2012-2013
disponible dès le 30 mai. Découvrez les nouveautés!
www.lescreateliers.ch
cre ateliers
BIJOUX | TERRE | TEXTILE | ARTS PLASTIQUES
ateliers créatifs | stages ouverts à tous (enfants, ados et adultes)
approche artistique | techniques diverses
CENTRE DE RENCONTRES ET D'EXPRESSION CRÉATRICE
14, rue du Léman - 1201 Genève | cr.createliers@fase.ch | Tél. 022 732 31 11 | Fax 022 732 19 82

18E STAGE DE DANSES ET MUSIQUES DU MONDE
LA CROISÉE DES CULTURES
ATELIERS · COURS
MASTER CLASS
ADULTES
ENFANTS
DU 1ER AU 8 JUILLET 2012 · GENÈVE
partenaires
soutiens
Infos complètes et inscriptions sur
WWW.ADEM.CH
stages@adem.ch · 022 919 04 94
adem.ch
ateliers d'ethnomusicologie

syndicom
Vous avez un problème...!
Nous sommes là pour vous
aider et vous accompagner!
Secrétariat Régional Genève
Rue de Montbrillant 36
1201 Genève
Tél : 058 817 19 22
Fax : 058 817 19 26
geneve@syndicom.ch
www.syndicom.ch

espace musical
Improviser la musique
éveil musical - instruments dès 4 ans - enfants en difiiculté ou handicapés Tél.022.700.17.90
www.espace-musical.com

Rêveries d'un nageur solitaire

J'aime nager dans le bonheur du lac. Je m'y mets en mai, quand l'eau est encore sous les 15 degrés. C'est le moment où l'on peut vivre la première des expériences initiatiques lacustres. Où l'on peut traverser le premier des murs de l'eau.

Photographie Yves Nardini

GÉRALD HERRMANN

Car on n'entre pas dans un liquide à moins de 15 degrés comme on y entre à 20 degrés, en ahouhaha-houhahitant au passage fatidique du sexe. A 13, 14, 15, c'est l'ascèse. On se jette à l'eau comme on saute d'un plongeoir, pour prendre ses peurs au dépourvu. Surprise. Ça n'est pas insupportable. Mais le froid rend l'eau dure, compacte. Son miroir se fait écran au point qu'on hésite à passer la tête de l'autre côté. Par ce froid, le passage critique, c'est la visière, juste au-dessus du nez. Dès qu'on franchit ce Rubicon, un garrot vous enserre le crâne, le décalotte, le jivarotte. On ne s'habitue pas à cette douleur, on attend sa disparition. Compter pour cela quelques minutes et y aller mollo. Faire d'abord quelques mouvements de brasse, puis de brasse coulée, en immergeant la tête partiellement et furtivement, pour adoucir la sensation avant de pouvoir crawler correctement.

J'entends déjà l'objection : pourquoi crawler à tout prix et ne pas plutôt nager la brasse dans ces conditions ?

Pour une raison philosophique. Car le crawl n'est pas un geste, c'est une *Unterweltanschauung*. Ce n'est pas une nage, c'est LA nage.

Voyez la brasse : avec elle, on regarde au loin devant soi, côté terre. L'œil reste à quai. On brasse aussi du regard, mais seulement au-dessus de l'eau. Au-dessous, on ferme plutôt les yeux, même avec des lunettes de natation. On est donc condamné à rester en surface, on ne se mouille pas vraiment. Voir pour s'en convaincre ces poules sèches qui lâchement préservent leur coiffure d'un bonnet contre l'outrage du fluide. En brasse, on n'est jamais dans le bain. Et la seule question métaphysique consiste à savoir s'il faut nager avec la barbe au-dessus ou au-dessous de l'eau.

Tout au contraire, en crawl, on regarde vers le bas, vers la vie du fond. Une brève prise d'air et le monde du haut n'apparaît plus que comme un flash subliminal. Ici, l'expiration se fait sous l'eau. Avec les yeux. On jouit de la flore lacustre et des poissons. On est dedans. Deux mouvements de bras en expulsion d'air continue puis une inspiration rapide et puissante dans le troisième. Valse lente. Juste à fleur d'eau. Exactement le niveau et le rythme qui siéent à l'introspection.

C'est quelques minutes après avoir traversé le miroir de l'eau que l'on arrive au deuxième mur, celui du froid. Si le premier était psychologique et tenait de la volonté, le second est physiologique. C'est le moment où le corps, qui est un peu con, prend d'un coup les piqûres du froid pour des grésillements de chaleur. Un sentiment de bien-être physique et mental vous envahit alors. La multiplication des picotements brûlants finit par durcir la peau. On se retrouve caparaçonné, invulnérable, tel Siegfried lors de son bain de dragon. Douce euphorie. Ah si les baigneurs de soleil sur la rive, là-bas, connaissaient cette forme de bronzage…

Cet instant de grâce pourtant s'estompe après quelques minutes et se voit progressivement remplacé par une forme d'insensibilité aux conditions extérieures. Le premier symptôme d'engourdissement ? On n'est plus alors dans la victoire sur les éléments, on est devenu indifférent à ceux-ci. Inatteignable. Une sensation physiquement neutre mais psychologiquement délicieuse. Que seuls peuvent troubler quelques menus incidents.

Par exemple un nuage qui vient assombrir le ciel. Notre esprit est ainsi fait qu'il confond alors obscurité et froid et se remet à grelotter.

Ou pire : un banc d'eau mal brassée à 10 degrés. Car les vraies tortures, ce ne sont jamais le froid ou le chaud, ce sont les débuts et les changements. Combien de fois n'a-t-on pas entendu le refrain : « quand on entre, elle est froide, mais après elle est bonne ». En fait, quelle que soit la température, dès qu'il y a accoutumance, l'eau se fait bonne. Le corps finit toujours par réguler son thermostat pour autant que les données extérieures soient constantes. Il en va d'ailleurs de même pour l'esprit, qui souvent préfère la jouissance de l'habitude à l'insécurité de la nouveauté. Eh bien, dans l'eau, toute température homogène dans l'espace et la durée est délicieuse dès que le corps s'est adapté. Il y retrouve non le confort de la chaleur, mais la quiétude du liquide amniotique.

C'est au moment de l'accoutumance qu'intervient le vrai danger. Attention à ne pas se vautrer trop longtemps dans l'ivresse de la toute-puissance. Il faut vite regagner le bord. Même s'il nous en coûte. Sinon la punition arrivera plus tard, sur terre. Quand on reprend pied sur les galets instables. L'oreille interne est alors comme bouchée, rendant l'équilibre précaire et la marche difficile. Le corps déshabitué à la pesanteur. Les pieds sont engourdis, insensibilisés par le retrait du sang. Les doigts sont jaunes et les ongles violets. Les jambes vacillent.

Voici deux ans, de retour après trente minutes dans l'eau froide, je me suis fait admonester par un sauveteur des Bains des Pâquis qui m'a asséné la règle de la « minute-degré » (par exemple, pas plus de dix minutes à dix degrés). Imparable, surtout quand la mâchoire est bloquée par le froid et l'esprit anesthésié.

Après commencent les tremblements. Les claquements de dents. Longtemps. Et vous assistez impuissant au combat intérieur entre les forces du Chaud et celles du Froid…

Masochiste, moi ? Pas du tout. Dans ces moments, je ne regarde jamais la taille de mon sexe.

En été, quand la température lacustre est plus clémente, la nage se fera peut-être moins stoïque, mais plus sereine. Seul avec le bruit des bulles du nez qui éclate dans les oreilles, on contemple les fonds, plein de soi et un peu myope, à cause de la condensation sur les lunettes. Ceux des Bains des Pâquis sont doux et apaisants, avec leur flore hospitalière, leurs tanches, leurs perches et leur capitaine brochet. Le courant peigne les plantes aquatiques, la lumière les appelle. Elles surgissent des profondeurs comme si elles avaient besoin de respirer l'air. Parfois l'eau est un peu trouble, on est alors tout entier plongé dans une bouteille d'écoline vert tendre. Parfois encore, quand on nage en direction du soleil, on se retrouve inondé dans un magma de lumière, comme si l'on était accompagné par son propre nimbe.

Arrive le moment du passage du troisième mur, le moment psychanalytique, celui où les pensées surgissent comme les bulles. Elles ne s'envolent pas, elles remontent et éclatent à la surface, à hauteur de cerveau. Car dans l'eau, l'idée ne s'élève pas, elle s'allège. Elle perd son poids. Penser n'est plus peser, c'est errer, se diluer. Pensée bouchon, ballottée par le courant, entre le dessus et le dessous, le conscient et l'inconscient. Cela ne va jamais très loin. On n'est pas dans la philosophie ici, mais dans la psychologie. Sous l'eau, on ne refait pas le monde, on se refait. On ne réfléchit pas vraiment, tout se fait sans volonté ni effort. On pense, simplement. Ou plutôt, ça pense. Ça pense à quoi ? A ce qu'on pense quand on ne pense pas. Aux événements du quotidien. Aux problèmes du moment…

A noter ce paradoxe de l'eau qui rejaillit sur notre esprit : si on y est plus léger, on va moins vite, puisqu'on y progresse couché. Le poids de l'eau est perpendiculaire à la gravité terrestre. Tout y est décalé de 90 degrés (pour bien crawler, m'a dit une fois un maître nageur, faire comme si on se hissait sur un mur horizontal).

Cette spécificité de l'eau se reflète sur le cerveau immergé : les pensées qui dans l'air se bousculent, se combattent et s'annulent, se suivent dans l'eau comme le collier de bulles remontant à la surface. L'esprit y est également plus calme, plus lent. Si difficiles à ordonner dans l'air, les idées peuvent enfin se dérouler et s'épanouir sur un plan plat, comme dans un livre.

A partir du moment où le rythme est trouvé, la machine avance d'elle même, sans qu'on n'y prenne plus garde. C'est l'instant où la pensée se libère, elle n'est plus requise par un corps désormais branché sur mode automatique, elle peut s'occuper d'elle-même, comme si le mouvement du corps était l'embrayeur du mouvement de la pensée. La plongée se fait alors approfondissement.

Ce n'est pas le propre de la natation que d'activer l'esprit. Rousseau a décrit cet état en parlant de la marche, reconnaissant le bonheur de la pensée en mouvement et identifiant avant l'heure les bienfaits de la sécrétion par nos glandes de substances endorphines. Tous les joggeurs connaissent cela également. Dans la nage pourtant, c'est différent. La masse aqueuse est enveloppante. Trop pour que la pensée se libère et s'envole. Elle reste près de nous, nous entoure et nous remplit de nous-mêmes. Dans un bain de soi. Pensée meuble,

oléagineuse, liquide mais pas aérienne, elle ne s'éloigne jamais très loin de nous. Pensée horizontale. On y médite dans une position proche de celle de la psychanalyse. Comme si l'essence de la pensée couchée était de se concentrer sur soi, quand la pensée debout vise l'Autre ou la Métaphysique.

Mais peut-être qu'au lieu de parler de pensée en milieu liquide, il faudrait parler de pensée lacustre. C'est qu'on n'a pas les mêmes idées, ni les mêmes humeurs en milieu lacustre qu'en milieu marin. En effet si le lac représente l'équilibre parfait entre l'homme et la nature, le liquide, le solide et l'aérien, il en va différemment de la mer avec sa dimension cosmique.

Dans la mer, notre moi est obéré par la conscience de sa fragilité et de sa petitesse, notre esprit fasciné par le grand Tout, notre respiration recouverte par la respiration du Monde. Dans le lac, en revanche, il y a place pour l'humain. J'ai longtemps cru, particulièrement au retour de voyages d'été à la mer, que le lac n'était qu'eau morte. Il suffit cependant de s'y plonger pour se rendre compte qu'elle a sa vie et son rythme propres qui entrent en résonance avec ceux de l'homme. En fait, le lac fonctionne comme le cerveau humain. Pas de mouvement extérieur, tout se passe dedans. Rien de violent, de brusque, que de l'imperceptible. Des changements de lumière, de température, d'humeur. Dans la mer, l'homme s'amuse ou s'oublie : il se perd. Dans le lac, il se retrouve, car le lac est fait à sa mesure. C'est son jardin.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire le cinquième livre des *Rêveries du promeneur solitaire*. Ce n'est pas un hasard si le lac est le véritable héros du XVIII[e] siècle, celui des Lumières, de la tolérance et de la tempérance. C'est un espace qui balance entre nature et culture, un lieu pas vraiment colonisé, mais toujours circonscrit par l'homme, quand la mer, au contraire, l'encercle. Une force pas vraiment domptée, mais presque toujours pacifique et amicale. Dans la mythologie suisse, quand il s'agite, ce n'est que pour permettre à Guillaume Tell de semer ses poursuivants. Acteur préromantique, le lac n'écrase pas l'homme, il le repose. On s'y hydrocute parfois, on s'y noie, on s'y refroidit, comme dans la *Nouvelle Héloïse*. Mais seulement si l'on n'a pas respecté ses règles. Il n'a pas la dimension arbitraire de la mer. Les tanches placides y broutent l'algue. Le brochet incite au respect plus qu'à la peur et les dents de la mer ont une gueule de puce de canard.

Et puis même si on y est presque seul dans l'eau, la ville n'est jamais loin. Nager dans le lac est une façon d'être solitaire sans être seul. Dans une équidistance parfaite entre voisinage et recul par rapport aux humains. Voilà pourquoi la pensée y est aussi apaisée. Ni trop lourde, ni trop légère, ni trop chiche, ni trop profuse.

Ce en quoi elle se distingue également de la rivière, avec ses noirs tourbillons, son courant comminatoire, son onde épaisse. Et surtout de la piscine, avec son eau acratopège, ses couloirs et ses sens de nage, ses fonds carrelés et ses nageurs toujours vécus comme des concurrents. La piscine, lieu de l'Autre, espace de la compétition. Où l'on s'époumone à suivre un plus musclé, un plus fringant, un plus jeune ou pire encore, UNE plus musclée. Ou pire encore, une MOINS musclée. La piscine où l'on ne se laisse jamais aller. D'ailleurs, même quand on est seul, on est dans l'ascèse, le halètement, le body-building, dans une logique de l'objectif et plus du tout dans la jouissance du présent.

Sauf, c'est vrai, quand on a l'heur de nager derrière l'entrejambe d'une brasseuse aux pulsations de méduse. Révélation mystique du dessous des jupes des filles et passionnantes observations de la dynamique des fluides sur l'ondulation des chairs cuissières en fonction de leur âge, de leur volume et de leur texture. Mais je m'égare…

Bref, si la mer nous nie par sa grandeur, si la rivière nous infantilise par son courant, si la piscine nous aliène, notre seul vrai ami, c'est le lac. Avec son art de l'entre-deux, sa science de la demi-teinte, et sa gamme de couleurs si rassurantes : tilleul, verveine, menthe….

Revenons à nos murs. Je viens d'évoquer le troisième mur de l'eau, celui du subconscient. Sautons-le, promenons-nous à l'intérieur et nous nous retrouverons tout naturellement à arpenter un nouveau mur, celui du temps.

C'est un lieu commun que de rappeler la parenté de la baignade avec les conditions fœtales. Mais une partie de notre bonheur tient bien à ce retour : je nage, donc jeune âge. Particulièrement dans la chaleur pisseuse des eaux d'été. Pas étonnant d'ailleurs de constater ses effets régénérants sur notre organisme. Ni de voir tous ces gens âgés l'utiliser comme un élixir de jouvence.

Ce que l'on voit moins, c'est que ce retour temporel vers le moi primordial est le pendant d'une autre régression, celle qui conduit au moi essentiel. Car dans le lac, on ne rencontre pas Dieu ou l'absolu. On ne découvre que le secret de son propre plaisir à y être. La vérité des sens que l'on ne peut goûter que dans l'équilibre entre plaisir et conscience. Une plénitude augmentée de la conscience de la plénitude. Un bonheur qui se contemple. Ce qui est habituellement antithétique se trouve ici réconcilié par l'état de *rêveil* propre à la pensée aquatique. Ou plutôt d'éveil rêvé. Pas une pensée délirante, mais une idée qui se rapproche de soi. Dans une concentration vers ce point primal où l'on se défait de toute épithète. On n'est plus beau, fort ou bête… On est bien. On est. JE SUIS. Voire Je. Puisqu'on se dépouille de l'ego et de l'épithète. Et JE jouis du pur bonheur d'exister. N'être plus que dans la pure sensation de soi. Si proche du rien. Et pourtant si loin. Perfection du simple. Loin du mystique. On est dans le yoga… La religion ici ne relie qu'à soi. Pas de fusion avec le grand Tout. On nage dans le Tout, mais on est UN. Dans cette essence qui précède l'existence. Dans cette osmose entre le psychique et le physiologique. Tellement vivant. Seulement vivant. Juste pas mort.

Quoique.

Et là, tant pis pour le ridicule, je dois avouer qu'il m'est même arrivé de franchir cet ultime mur. En au moins deux occasions.

L'an passé, lors de nage de printemps, quand le froid avait désensibilisé mon corps et que le soleil m'aveuglait complètement, privé de toute perception, je me suis mis alors à paniquer avec la sensation vertigineuse de ne plus exister.

A l'inverse, lors de journées d'été, quand l'eau était boueuse et opaque, que le soleil irradiait l'onde et dissolvait le monde, que la matière devenait lumière, j'ai entrevu le fameux moment, vous savez, quand on s'envole dans un rayon blanc…

Mort ? Renaissance ? Extase !

Le lac, au début, c'est froid ; à la fin, on est soi.

Photographie Yves Nardini

Les voix de l'eau

ANTONY HEQUET

Je parle le langage du feu
et mes pensées
s'élèvent en fumée
je parle le langage du feu
et tout ce qui me pèse
s'élève tournoie disparaît
je donne au feu
les blessures de mon âme
je donne au feu
les troubles de mes esprits
je donne au feu
la douleur et la rage
je donne au feu
le désespoir qui pétrifie
car tout ce qui m'afflige
le feu s'en nourrit
car tout ce qui m'afflige
le feu s'en réjouit

j'écoute les voix de l'eau
et mes pensées
se dissolvent dans l'onde
j'écoute les voix de l'eau
et tout ce qui me brûle
s'apaise tourbillonne s'adoucit
je donne à l'eau
les scories de mon âme
je donne à l'eau
les débris de mes rêves
je donne à l'eau
mes larmes de sel
je donne à l'eau
les sanglots de mon corps
meurtri
car tout ce qui m'afflige
l'eau le purifie
car tout ce qui m'afflige
l'eau s'en rit

Je porte dans mon cœur
le feu du ciel
chaleur, allégresse, folie
je porte dans mon cœur
un silence de mort
un trop plein de vie
et tout ce qui déborde en moi
s'écoule dans l'onde
et tout ce qui déborde en moi
porte l'harmonie

écoute les voix de l'eau
que nos pensées
se dissolvent dans l'onde
écoute le chant de l'eau
que tout ce qui nous brûle
s'épanche dans le feu de la vie.

www.mund.fr

Marcher sur l'eau

SYLVAIN THÉVOZ

Il vient là tous les midis. Il aime les oiseaux, partager son pain avec les moineaux, les mouettes, il aime. Il émiette son temps libre au plus proche de l'eau, et le peuple des plumeux vient lui rendre hommage. Ce lieu, avancée de la ville sur l'eau, l'aimante et le fait sourire. Il adore voir passer les gens, ceux qui prennent des cafés, qui ne prennent rien, viennent là pour la compagnie, simplement. Ils tournent un moment autour des tables avant de trouver le meilleur lieu pour s'asseoir. La tête un peu baissée ils avancent comme vont les chats, flairant une ombre, cherchant la meilleure place, celle qui est libre ou chargée de lumière.

Les gens qui ont encore du temps, s'en approcher.

Maintenant, les bûches empilées au réduit rappellent la nature, la sciure et l'azur. Elles chauffent le sauna des Bains, où des corps viennent se détendre ; vite nus, se faire masser, avant de courir sur le béton gelé pour se jeter au lac, en dérapant sur les marches rendues glissantes par le gel. Puis ils retournent se faire cuire par les vapeurs chargées d'eucalyptus. Les bienheureux.

Le bain des Pâquis n'est pas un non-lieu tel que ceux décrits par Marc Augé. Les non-lieux, pour Augé, ce sont des lieux de transitions, de transferts. Espace anonyme mais nécessitant une identification préalable afin de pouvoir la perdre (aéroport) et impliquant un prix de passage (le péage autoroutier). Ainsi l'échangeur s'opposerait au carrefour (où l'on se rencontre encore), le transit à la résidence. Ici, on pourrait dire que les Bains des Pâquis s'opposent à ceux de Lavey, où la durée de séjour est limitée et tout dépassement du temps sur-taxable.

Des Bains, il en aime les fréquentations. Carrefour où se croisent diverses strates sociales. Les banquiers, bobos, bohèmes, cravates au cou, col mao, guitares en bandoulières, mallettes au poignet ; ils se croisent, petit peuple de l'eau, se jettent des coups d'œil en coin.

Il y a les vaillant-e-s qui, été comme hiver, se jettent décidé-e-s dans le lac. Les pratiquants de taï-chi que l'on peut apercevoir, à l'aube, esquisser des mouvements déliés comme un lent rituel face au jet d'eau. Quand revient l'été : place aux tribus. Celles dont les places sont connues de longue date, tacitement réservées, selon des marques distinctives : tatouages, peaux tannées, boucles de fer et d'argent au nombril, au nez. Ces signes distinctifs indiquent les limites des territoires de chaque clan sur son corps, de chaque corps sur le sol.

Les joueurs de cartes ? Une autre caste. Ils se rassemblent aux Bains, y partagent des propos entendus : « pique-double, je chibre », termes éculés et pourtant irremplaçables comme le « tu tires ou tu pointes » du joueur de pétanque. Pendant ce temps, un trompettiste lance quelques notes au bout de la jetée grise sous le parasol d'un arbre plongeant racines dans l'eau au travers de la pierre.

Le soir : fondues au champagne pour tout le monde. C'est la seule note luxueuse dans un environnement brut et minimal, plus proche du bal musette ou d'une salle des fêtes que des salons du Ritz ou du Hilton. Ce n'est pas le patron qui régale, même si l'ambiance est à la bonne franquette. Les places situées près des fourneaux sont chères. Il faut réserver.

Le printemps revenu, finis les bûches et le fromage cuit, l'espace se découvre et se métamorphose en solarium réservé aux dames.

Les saisons, aux Bains des Pâquis, sont bien distinguées. Pourtant, elles se mêlent dans l'imaginaire tant le lieu : eau, ciel, béton, demeure immuable ; les corps, dénudés, constants dans leur recherche de l'horizontalité. La rotonde ? L'œil d'un tigre.

Dessin Daniel Suter

Aux Bains, on parle français, comme toutes les langues. Le seul lieu où le silence est de rigueur c'est, l'hiver, dans la salle de repos de la sauna. Véritable sanctuaire où la solennité du lieu rappelle celle d'une église. Sauf qu'ici, les corps sont nus. Il n'y a nulle croix visible, hors celle que forment les bras des hédonistes qui se prélassent sur les châlits de bois. Et l'encens… sueur des corps. Nulle prière, hormis celles des lèvres fatiguées souhaitant que ces moments ne se terminent jamais « encore, encore, encore », yeux voilés vers le ciel, arrêtés à répétition par les lambris des plafonds.

Maltraités par les vitesses de la cité et les manques de sommeil, soumis à diverses veilles et vigilances, les corps viennent quêter là repos et réparation. S'allonger, se dénuder, contempler. Aux Bains, le regard est essentiel. Les gens se regardent, les yeux se croisent.

Espace multiple où les familles, les jeunes et les anciens se retrouvent, les Bains des Pâquis sont un des derniers lieux de la ville où toutes les classes sociales se côtoient encore et cohabitent.

Les cabines où se changer donnent le sentiment d'être embarqué sur un paquebot pour une longue croisière. Ils se transforment une fois par année en espace d'exposition pour les artistes du lieu. Le voyage alors est encore plus radical. Les couleurs recomposent l'espace.

Le petit pont voûté qui sépare les Bains de la ville et la relie signifie beaucoup. C'est comme quitter un monde pour en rejoindre un autre, le temps d'une respiration, plongée dans les eaux du lac qui viennent de la montagne et vont à la mer. En le franchissant, on se rappelle alors que tout est transitoire et que l'on est de passage ici. La nuit tombe, les dernières serviettes allongées sur le sol chaud rappellent, comme des drapeaux tombés à terre, qu'il est l'heure de retourner à la ville ; rejoindre la grande foule de ceux qui arpentent le bitume, ne marchent plus sur l'eau.

[1] Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Ed. du Seuil, Paris, 1992.

Madeleines genevoises

Les écrivains vantent parfois sans l'avoir pratiqué le sport favori de certains nageurs munis de bonbonnes, parés de lourdes ceintures serrant leurs combinaisons sombres, cétacés humains que nous observons dans la saison froide, aux Pâquis ou à Hermance.

SERGE ARNAULD

Il n'était pas besoin de s'écarter beaucoup du débarcadère, à Saint-Honorat (îles de Lérins) où nous allions de préférence, pour trouver, à l'abri du ressac, des criques profondes que l'érosion du roc divisait en multiples bassins. Là, coquillages, algues, madrépores déployaient leurs splendeurs avec une magnificence orientale. Le premier coup d'œil était un ravissement ; mais le passant n'avait rien vu, qui s'en tenait à ce premier regard : pour peu que je demeurasse immobile, penché comme Narcisse au-dessus de la surface des eaux, j'admirais lentement ressortir de mille trous, de mille anfractuosités du roc tout ce que mon approche avait fait fuir. Tout se mettait à respirer, à palpiter ; le roc même semblait prendre vie et ce qu'on croyait inerte commençait timidement à se mouvoir ; des êtres translucides, bizarres, aux allures fantasques surgissaient d'entre le lacis des algues ; l'eau se peuplait ; le sable clair qui tapissait le fond, par places, s'agitait, et tout au bout de tubes ternes, qu'on eût pris pour de vieilles tiges de jonc, on voyait une frêle corolle craintive encore un peu, par petits soubresauts s'épanouir.[1]

C'est l'attraction des profondeurs qui est admirée dans cet extrait du livre d'André Gide *Si le grain ne meurt*. Je suis tombé sur ce passage par hasard, en rentrant chez moi après avoir apprécié une paella chez Costa le Carougeois. Le plat de riz safrané qui enfouit les délices espérées : poissons, viandes, coquillages et crustacés, légumes… nous connaissons l'arrangement, sentez-vous l'odeur de l'Espagne ? Silence, on mange !

La copieuse assiette imitait le Môle, elle était brûlante comme la marmite de la mère Royaume. Après cette lecture, j'ai pensé que la cuisine étrangère nous invite à goûter des plaisirs littéraires disparus, cette effusion genevoise de jadis gardée par ses poètes.

Une paella et une observation du fond de la mer depuis le débarcadère ? Qu'est-ce que cela évoque en vous ? Avez-vous observé le fretin du haut des dernières marches du Goléron ? Ces petits poissons serviront d'appâts pour les pêcheurs, non pour les cuisiniers locaux et les gourmands, car l'espèce est protégée, je crois. On sert la petite friture en France voisine, sur les bords du lac Léman.

Avons-nous vécu de tels rapprochements ? Un livre est appelé par un plat et cette rencontre renvoie à son tour à d'autres associations. Regarder le Rhône en sortant de la rue de la Monnaie et entendre la Moldau : ressentir le rythme ternaire de la musique de Smetana en rapport avec l'élément aquatique qui fuit. Percevoir l'Amour en voyant des amoureux de la première lune s'embrasser les yeux fermés à la plage. Admirer la Maternité en aidant une maman à déplacer son enfant et sa poussette sur l'escalier bordant la Rotonde.

De quoi est-il question dans cette prétendue ascension physique vers une métaphysique « de charbonnier », vraie comme une foi qui s'impose sans s'expliciter ?

Avant d'être pour moi un exercice qui recherche l'endurance et la limite lorsque je m'enfonce puérilement dans la baignoire de la salle de bains et compte les secondes, tandis que je suis sous l'eau ; lorsque sottement, pour les praticiens avisés, je « tiens le coup » de longues minutes dans le sauna des Pâquis avant de me jeter dans le lac glacé ; lorsqu'en nageant je touche les radeaux et longe les balises comme un amateur de circuits programmés…

Avant ces exploits relatifs, surgit une confrontation, non pas entre ce que je puis modestement et la compétition ouverte par un concurrent, non pas entre ce que j'entreprends et la représentation de l'activité sportive au match ou à la télévision, mais avec la nature première du sport : LE JEU.

Que me proposent ces petits efforts ? Ils sont aimantés par le jeu comme viennent d'être mentionnées l'attraction de l'amour et l'émotion de la maternité.

Deux exemples me traversent l'esprit en vue d'illustrer cette effusion genevoise de jadis, gardée par ses poètes, ce goût du jeu. Le premier se rapporte à la plongée et aux mystères (d'autres fonds).

Philippe Monnier dans *Le Livre de Blaise* en est le porte-parole charmant :

Chez Mermilliod, sur le radeau du grand fond, nous étions assis Lavanchy et moi côte à côte, les jambes pendantes, le dos au soleil, le coude au genou, le front dans la main.

Autour s'étendait le bleu.

– Ecoute, me dit Lavanchy, je veux te dire un grand secret. Tu me promets de ne pas le répéter ?

– Oui.

– Parole ?

– Parole.

– Fais la croix.

Je mis mes deux index en croix.

– Crache par terre !

– Je crachai dans l'eau.

– Lève la main !

– Je levai la main.

– Dis : « J'y jure ! »

Je dis : « J'y jure ! »

Lavanchy s'arrêta, réfléchit une minute, et il reprit en baissant la voix :

– Hé bien, mon vieux, mon tombeau…[2] *tu sais ?*

– Oui.

– Où il y a les noms de tous ceux de la classe ?…

– Oui.

– Et les noms des maîtres ?…

– Oui.

– Et mon nom à moi ?

– Oui.

– En ronde ?…

– Oui.

– Et le jour, et le mois, et l'année, et le thermomètre, et le baromètre, tout comme c'est dans le journal ?

– Oui. Accouche.

– Hé bien, mon vieux, dans mon tombeau… mais tu me promets au moins de ne pas y redire… Juré, c'est juré ?

– Juré, c'est juré.

– Pas de bêtise, tu sais ?

– N'aie crainte, Lavanchy.

– Sûr ?

– Sûr.

– Hé bien, mon vieux, dans mon tombeau… j'ai aussi inscrit le nom de ma bonne.

– …

– A l'encre sympathique.

Alors s'étant dressé dans la lumière, Lavanchy unit les mains, poussa le cri : « Thiaahou ! mon fond ! » et plongea.

Un peu plus loin, je le vis réapparaître, les cheveux collés aux tempes, l'épaule en avant.[2]

Le second exemple révèle une fraîcheur d'âme associée au sport comme distraction, comme liberté d'un instant de détente, comme innocence dominicale.

Il est tiré d'un passage de Gaspard Vallette, extrait de ses *Croquis genevois (Villégiatures)*[4].

C'était la fin joyeuse et bruyante de ce dimanche genevois.

Des bateaux chargés de peuple sifflaient dans le port, avant de se ranger lentement à flanc des débarcadères. Des familles en descendaient, portant de gros bouquets de narcisses, poussant des bicyclettes ou des chars d'enfants, achevant d'une voix un peu éraillée le refrain patriotique ou le chant d'école entonné en entrant en rade. Des fanfares rentraient en ville, sonnant des marches guerrières, bannières déployées et couronnées de branches fleuries et de bouquets campagnards. Des bandes d'alpinistes, sac au dos, alpenstock à la main, frappaient l'asphalte du rythme un peu las de leurs souliers ferrés. Des marchands de journaux hurlaient le supplément « qui vient de paraître » et le « résultat complet des élections ». Des centaines de promeneurs endimanchés et de promeneuses en robes blanches venaient humer sur les quais, après cette après-midi étouffante, la fraicheur toute relative de la soirée. La pleine lune barrait la rade d'une colonne d'argent brisée.[4]

A chaque passage d'un bateau blanc, non loin du haut plongeoir et du grand fond, un pincement du souvenir saisit le cœur du baigneur sensible comme Jean-Jacques et s'en va, plus pressé encore qu'il n'est apparu ; ce cœur semble alors fragile comme une merveille au sucre.

Cette nostalgie invite à l'aveu final. Ce ne sont là que morceaux de madeleines genevoises. Ces gourmandises vous sont tendues à l'heure du goûter. Si les gâteaux sont trop secs, trempez-les dans votre thé, la pratique est recommandée dans la haute ville.

[1] André Gide, *Si le grain ne meurt*, Le Club français du Livre, 1953, p. 103.

[2] Le tombeau est un trou creusé dans un banc par Lavanchy qui le bouche après y avoir déposé les petits secrets de sa vie de collégien. Il est écrit à la page 67 de l'édition du *Livre de Blaise*, datée de 1925 : « …Lavanchy a creusé un très joli tombeau dans le banc. Il y a travaillé au moins quinze jours. Dedans il a mis une feuille de parchemin où il a inscrit : 1) le nom du principal, 2) le nom des maîtres avec leurs sobriquets, 3) le nom de tous les élèves de la classe, 4) son âge, son nom et son prénom à lui Lavanchy (en ronde), 5) l'année, le mois, le jour, la température et la direction des vents. Il a bouché son tombeau de ciment et il l'a passé à l'encre. Aujourd'hui, on n'y voit rien. Mais chacun sait où est le tombeau de Lavanchy et personne n'y touche. Son père est conseiller municipal aux Eaux-Vives.

[3] Philippe Monnier, *Le Livre de Blaise* (Où Blaise et Lavanchy sont nus sur un radeau), Jullien, Genève 1904, page 168 de l'édition de 1925 (Neuvième mille).

[4] Gaspard Vallette, *Croquis genevois (Villégiatures)*, Jullien, Genève 1912, page 177.

Nager

FRÉDÉRIC FAVRE

Ça commence avec l'eau
La vie qui est en toi

Regarde l'eau
Dans un verre
Dans l'océan d'un verre
Comme dans une glace

Mille et mille miroirs brisés
De toutes les tailles,
Aucun n'est droit

Mille étincelles froides
Feu d'artifice de lumière
Milliards de queues de comètes
Des étoiles de bengale
Mouvantes, jaillissantes,
[filantes, fuyantes
Instable, éphémères, se
[redéfinissant à chaque instant
Etincelles du forgeron
Qui s'éparpillent comme
[des enfants
Toujours t'échapperont

Leur somme forme
[une gigantesque lame
Un rasoir tranchant, l'horizon

Briser la lame,
Briser la ligne
Entrer dans l'eau
S'engloutir, se fondre
Se mélanger, se diluer

N'être qu'un grumeau
Un petit morceau à la dérive

Elle t'accueille en elle
Elle te fait de la place
Elle s'ouvre pour toi
Elle te porte
Elle te régénère

Elle te prend tout entier
Comme tu es
Elle te purifie et te lave
Mais elle est glaciale
Même quand elle est chaude
Une sensation de métal
Du mercure mais en plus léger
Mille particules mortelles
Prêtes à t'étouffer
Au premier faux pas

La noyade est toujours là
Elle te prend dans ses bras et
[ne te lâche plus jamais
Elle te veut tout pour elle
Elle t'attire mais ce n'est pas
[ton élément
Elle est son propre élément

Elle est indifférente
Que tu sois là ou pas elle reste
[couchée là
Elle est son propre aliment
Tu lui es superflu

Mais si tu prends place en elle,
Tu devras avoir la force
[d'en sortir
Résister au chant du silence
Du grand silence

Champel-les-Bains : les beaux jours de l'hydrothérapie

1874. Située à quinze minutes de Genève, la station de Champel-les-Bains ouvre ses portes à grands renforts de publicité. Son créneau ? L'hydrothérapie : la santé par l'aspersion, ou l'immersion.

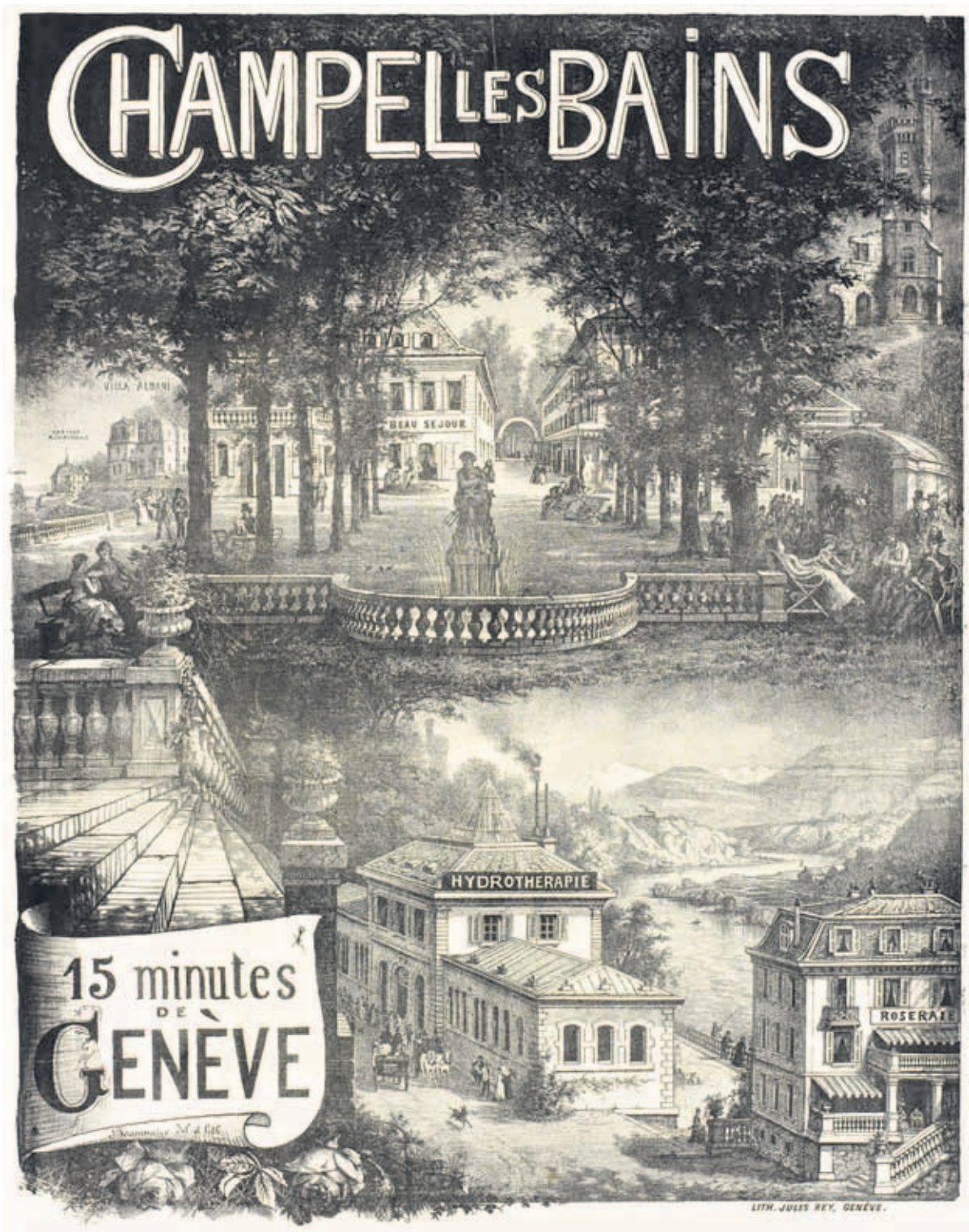
DAVID RIPOLL

Plus encore que le bain, la douche froide a la cote : portée aux nues par des médecins aussi respectables que barbus, elle fait, dit-on, des miracles. Ce ne sont pas moins de quarante maladies – hystérie, anémie, goitre, syphilis, diabète, stérilité, etc. – que prétend guérir le docteur Glatz, l'énergique directeur de l'établissement nouvellement créé au bord de l'Arve. Il s'est formé à Paris, chez le célèbre Charcot ; ses publications, sa réputation, lui assurent une clientèle nombreuse, envoyée à Champel par des médecins du monde entier. Guy de Maupassant aura beau le qualifier de « charlatan le plus prétentieux et le plus exploiteur que j'ai vu de ma vie », Glatz est une autorité ; il a, d'une certaine façon, la maîtrise de l'eau.

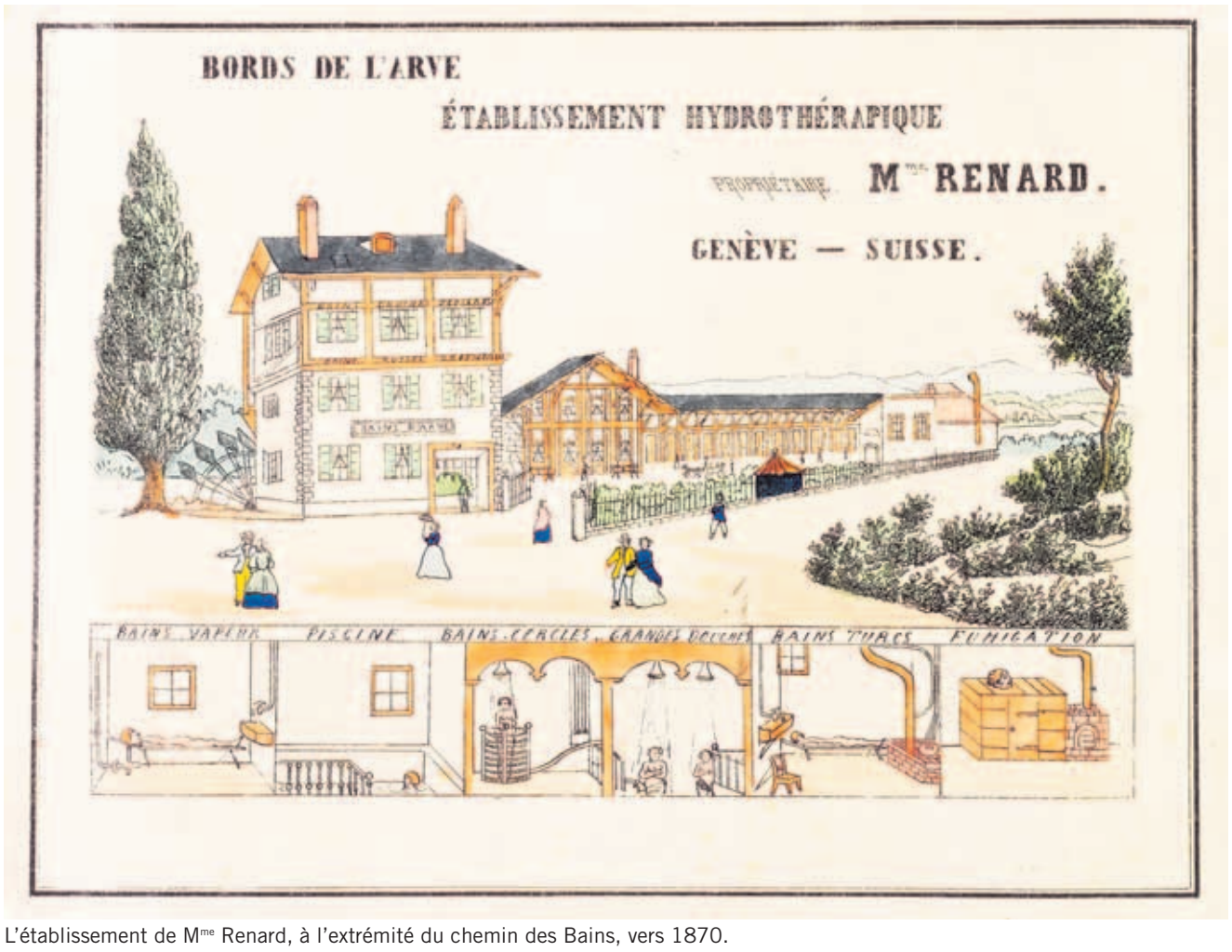
Une eau capricieuse d'ailleurs, ce que ne laisse pas supposer son cours actuel. L'Arve est au XIX[e] siècle une rivière torrentueuse, qui s'écarte fréquemment de son lit pour ronger les rives, emporter des terres, inonder les caves et les cultures maraîchères. Dans ses eaux limoneuses et glacées, les noyades sont fréquentes : pas une année sans que de macabres découvertes ne fassent apparaître des corps à la dérive, stoppés dans leur course par les roues des moulins ou les branches d'arbres immergées. A ces eaux funestes, l'établissement de Champel oppose la cure bienfaisante. Ce sublime renversement durera un demi-siècle, jusqu'à ce que l'on se détourne des rives pour exploiter d'autres gisements. Les lieux, cependant, ne cesseront au XX[e] siècle d'attirer hôpitaux, cliniques et cabinets privés, comme si une mémoire exerçait encore souterrainement ses effets.

Le cœur de Champel-les-Bains est un « palais de douches », établi en bordure de rivière. L'eau de l'Arve, dont la vertu principale est de franchir en dix-huit heures la distance entre le Mont-Blanc et la Jonction, est pompée au bas de la colline de Beau-Séjour puis propulsée dans la tuyauterie de l'établissement. De ce vaste bâtiment dont il ne reste plus rien aujourd'hui, on peut dire que les entrailles sont plus importantes que l'enveloppe. Preuve en est la notoriété acquise par le plombier Henri Henny, dont le nom a occulté celui de l'architecte. Si Glatz est un maître doucheur, Henny est le roi de la plomberie : son papier à lettre vante ses réalisations les plus prestigieuses : d'Evian-les-Bains à Baden, en passant par Loèche-les-Bains et Rheinfelden, les circuits les plus complexes, les douches les plus sophistiquées (horizontales, mobiles, en pluie, en jet plein ou en jet brisé) sortent de son atelier de la rue Plantamour. A l'époque, il faut de la technique pour attirer du monde, car si l'eau de l'Arve avait suffi, les berges auraient offert assez d'accès pour satisfaire une population de baigneurs. Ainsi, pour pouvoir exercer ses effets, l'eau doit décanter, circuler, prendre de la vitesse et jaillir puissamment : à cet égard, les bains de Champel doivent plus au robinet qu'au ponton ou à la plage.

Comme toutes les autres stations balnéaires, Champel-les-Bains a bien plus à offrir qu'un arsenal de douches. Les curistes peuvent naturellement y loger, pour autant qu'ils en aient les moyens. L'hôtellerie se développe de façon ramifiée, à partir du noyau formé par une maison de maître du XVIII[e] siècle. Bientôt, c'est un véritable palace que l'on voit s'élever à proximité. Des villas sont bâties en un temps record, dans le goût en vogue dans les villes d'eaux françaises. N'oublions pas que pour attirer le curiste, et le fidéliser, il n'y a pas que l'eau qui compte : il faut un cadre agréable, pittoresque, varié dans ses cheminements et homogène socialement – même si l'on vient du monde entier, on doit être sûr d'être entre soi. Il faut aussi que le baigneur puisse se distraire, chasser le spleen qui hante les stations de ce genre. Que faire après la douche ? Au programme : promenade sous les marronniers, montée au sommet de la Tour de Champel et halte au « local de rafraîchissements » qui se trouvait à son pied. Et le soir, concert en plein air, avant un souper bien arrosé. Le restaurant de l'hôtel est réputé ; sa cave – en 1895, elle contient 23 000 bouteilles – représente alors une sérieuse concurrence pour les établissements genevois. On boit donc beaucoup à Champel-les-Bains, peut-être pour oublier les maux et les douches quotidiennes.



Bains, hôtels, villas : une image condensée. Affiche de E. Jeanmaire, vers 1885.



L'établissement de M[me] Renard, à l'extrémité du chemin des Bains, vers 1870.

Récemment paru, un livre fait le portrait de cette station balnéaire insoupçonnée. Il met en lumière des constructeurs enthousiastes, des médecins convaincus, des établissements hôteliers et un lotissement pavillonnaire. Croisant l'histoire de l'architecture et celle de la médecine, confrontant plongée en archives et étude sur le terrain, il dévoile une entreprise tout à la fois architecturale, mondaine et hydrophile.

David Ripoll (dir.), *Champel-les-Bains*.
Textes de Christine Amsler, Vincent Barras, Alain Etienne, Mariama Kaba, Pierre Monnoyeur, Sabine Nemec-Piguet et David Ripoll
Photographies d'Olivier Zimmermann
Editions Infolio, 2011, 208 pages

Vente en librairie ou par commande écrite à :
Office du patrimoine et des sites de l'Etat de Genève, case postale 22, 1211 Genève 8
Prix : CHF 49.– l'unité (+ CHF 7.– de frais d'envoi)

DANIEL SUTER www.studio-gds.ch

L'art des ricochets

« Je dors chaque nuit avec un galet sous l'oreiller. »

THIERRY MERTENAT

Une giclure violacée. Sous la giclure, un nid de galets. A cet endroit, un fêtard a vomi son trop-plein d'alcool. Les éclats ont durci avec le froid, donnant du relief à cette fin de nuit difficile. « C'est dommage. J'avais repéré un galet de bonne taille, lisse et plat. Je comptais l'utiliser pour mon entraînement matinal », lance un homme sans âge, le sac à dos rempli de cailloux. Le jour vient à peine de se lever sur les Bains des Pâquis. Saison morte, crachin breton. Notre Sisyphe affectionne ce ciel décourageant, cette météo sartrienne, celle des grands solitaires.

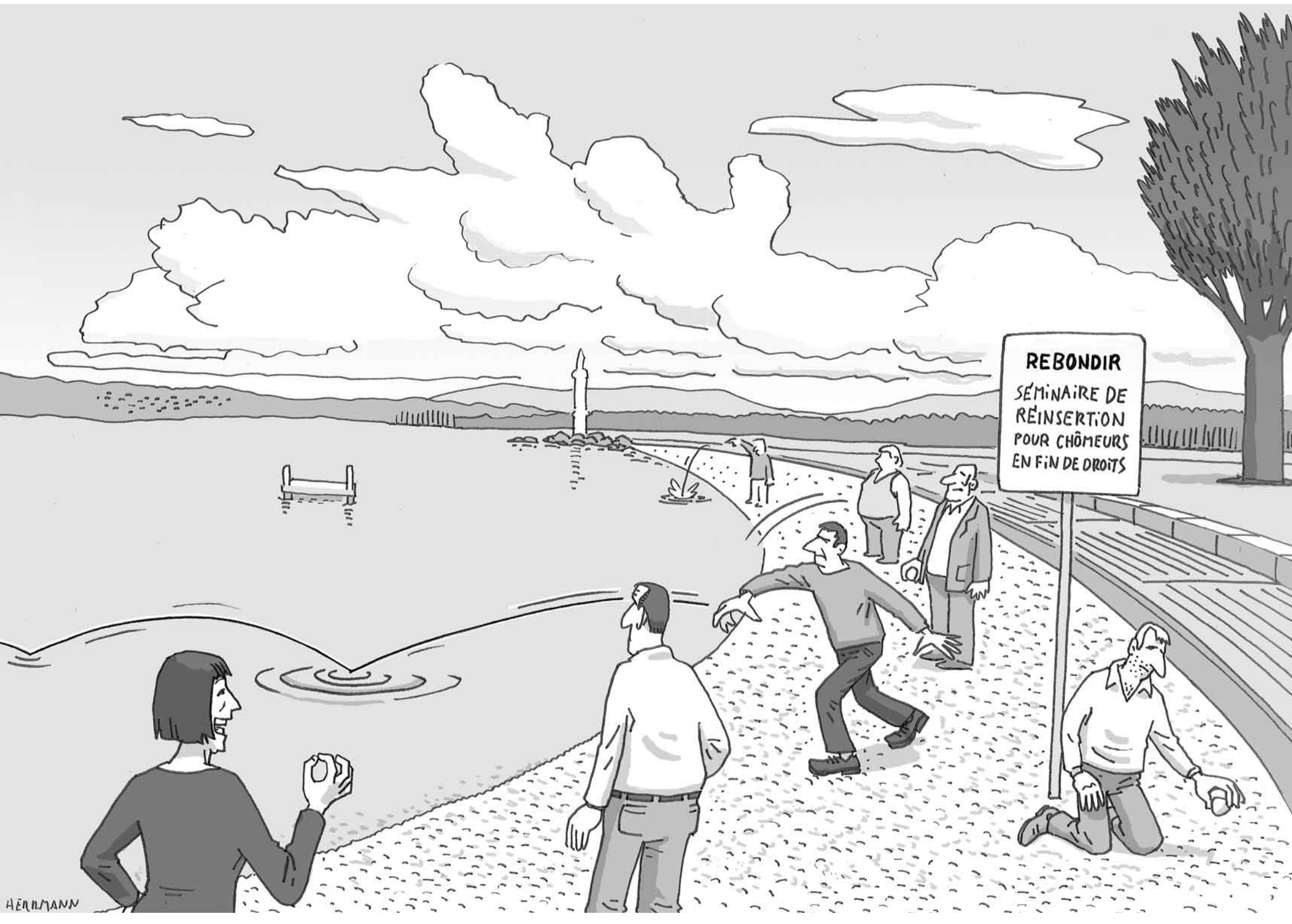
« Je vis seul, irréductiblement, et je ne sors dans l'espace public que par mauvais temps. » C'est dit, d'une voix ferme et convaincue. Misanthrope par choix, le lève-tôt qui parle aux hiboux confesse une passion sans limite – ce n'est pas surprenant – pour l'écrivain et philosophe Jean-Paul Sartre. « *La Nausée* est mon roman de chevet. Je me sens proche de son narrateur, Antoine Roquentin. Comme lui, je chausse des lunettes de myope pour regarder les choses ; comme lui, j'aime me promener le dimanche après-midi au bord de la mer, quand la ville entière digère son repas. Comme lui, je déteste la nature et je n'y connais rien. Sauf ces fragments de roches qui se frottent les uns aux autres, ces chutes de pierres ballottées par les courants et les vagues qui, au final, servent de petit reposoir à la souillure humaine. Oui, j'aime les galets. Ils ont quelque chose d'irréductible et de contingent. Face à eux, ce qui existe existe, sans raison, presque sauvagement, et rien ne peut faire que ça n'existe pas. »

Voilà pour la leçon d'existentialisme. Ce n'est pas vraiment le sujet, mais bon, l'aube encourage la politesse, la patience et cette sorte de disposition contemplative nécessaire à l'entraînement qui va suivre. L'homme aux cailloux et à la pensée vaguement circulaire est d'abord le roi des ricochets. Avant les mots, les rebonds sur l'eau. Le Roquentin des Bains a le poignet virtuose. Sa souplesse impressionne. « Le relâchement de l'articulation de la main est nécessaire pour faire tourner la pierre comme une toupie. Cette petite pichenette permet de maintenir le galet bien à plat. Un objet qui tourne bien et vite tend à garder le même axe de rotation. Ce phénomène scientifique a été découvert au milieu du XIX[e] siècle. C'est ce qu'on appelle l'effet gyroscopique. J'ai mis du temps à le maîtriser. Je dors chaque nuit avec un galet sous mon oreiller. Je le prends dans la main en sortant de ma nuit : c'est mon premier acte de réveil. »

Le reste est affaire de comptage visuel. Pas si simple, lorsque l'on s'obstine à vouloir s'entraîner seul. « L'accélération du nombre de rebonds sur la fin du jet est la conséquence directe de la diminution de la vitesse. N'importe qui peut en faire l'observation. Dire combien de fois la pierre a rebondi est en effet plus compliqué. Dépasser les quarante ricochets rapproche du record du monde, homologué outre-Atlantique. J'en suis encore loin. De toute façon, je ne vise pas le podium. Mon plaisir, je le tire de cette accélération des rebonds précédant l'instant où coule le caillou.»

Jouissance d'avant la chute : la petite mort, quoi. Elle a son histoire et ses traités. Dans la littérature grecque et latine on trouve la description écrite de jeux se pratiquant au bord de la mer en lançant des coquilles *(ostrakia)* abandonnées sur la plage ou des tessons de poterie oubliés sur le sable. Beaucoup plus tard, un apprenti physicien rédige une dissertation de cinquante pages intitulée *De lapidibus ab aqua resilientibus* (« Des pierres qui rebondissent sur l'eau »). Il se nomme Lazzaro Spallanzani et s'intéresse à l'élasticité de l'eau en plein siècle (le XVIII[e]) de dynamique des fluides.

Retour sur le stand de tir aquatique des Bains. L'entraînement touche à sa fin. Dernière question : « Et dans votre casque, vous écoutez quelle musique ? » La réponse s'accompagne d'un haussement d'épaule amusé : « *Rollin' Stone* dans la version de 1950, enregistrée par Muddy Waters. Mais aussi, bien sûr, Georges Brassens, chantant à la guitare *Les Ricochets*. » Extrait : « La belle tâchait d'faire des ricochets d'une main malhabile. Tu m'donnes un baiser, ai-je proposé à la demoiselle ; et moi, sans retard, je t'apprends de cet art toutes les ficelles. Affaire conclue. En une heure elle eut l'adresse requise. En change, moi, je cueillis plein d'émoi, ses lèvres exquises, ses lèvres exquises. » Deux fois, les lèvres exquises. Ricochet amoureux.



Dessin Gérald Herrmann

Le rêve du pêcheur du néolithique

« Je fus tout d'abord frappé par l'épaisseur de l'air, qui masquait sans douceur le paysage, comme un rideau de brume. »

COLETTE GRAND

Cet air piquait mon nez et ma gorge, mes yeux coulaient comme si quelque chose brûlait, mais de feu je ne vis trace ; ce que je vis me frappa plus encore, car tous les chemins qui mènent au village avaient disparu, remplacés par de larges routes grandes comme des rivières, recouvertes d'un tapis gris et dur, où courent dans un terrible vacarme des chars non pas tractés, mais guidés par une force invisible. Tout alentour, des édifices de pierre très hauts et plus aucune vie, sauf quelques arbres chétifs et de l'herbe captive émergeant parfois de ce dur tapis qui recouvre partout le sol. Je vis aussi que le fleuve s'était élargi et avait tout englouti pour toucher les collines de part et d'autre, comme lors des grandes crues dont parlent les vieux du village. Les forêts avaient disparu pour faire place à une grande quantité de maison blanches et carrées, comme semées sur le flanc des collines. Et c'était bien mes collines que je voyais par delà les eaux, reconnaissables entre toutes par leur silhouette, plus loin encore les grandes montagnes, mais d'elles et de tout le pays ne subsistait que le modelé, tout le reste avait terriblement changé.

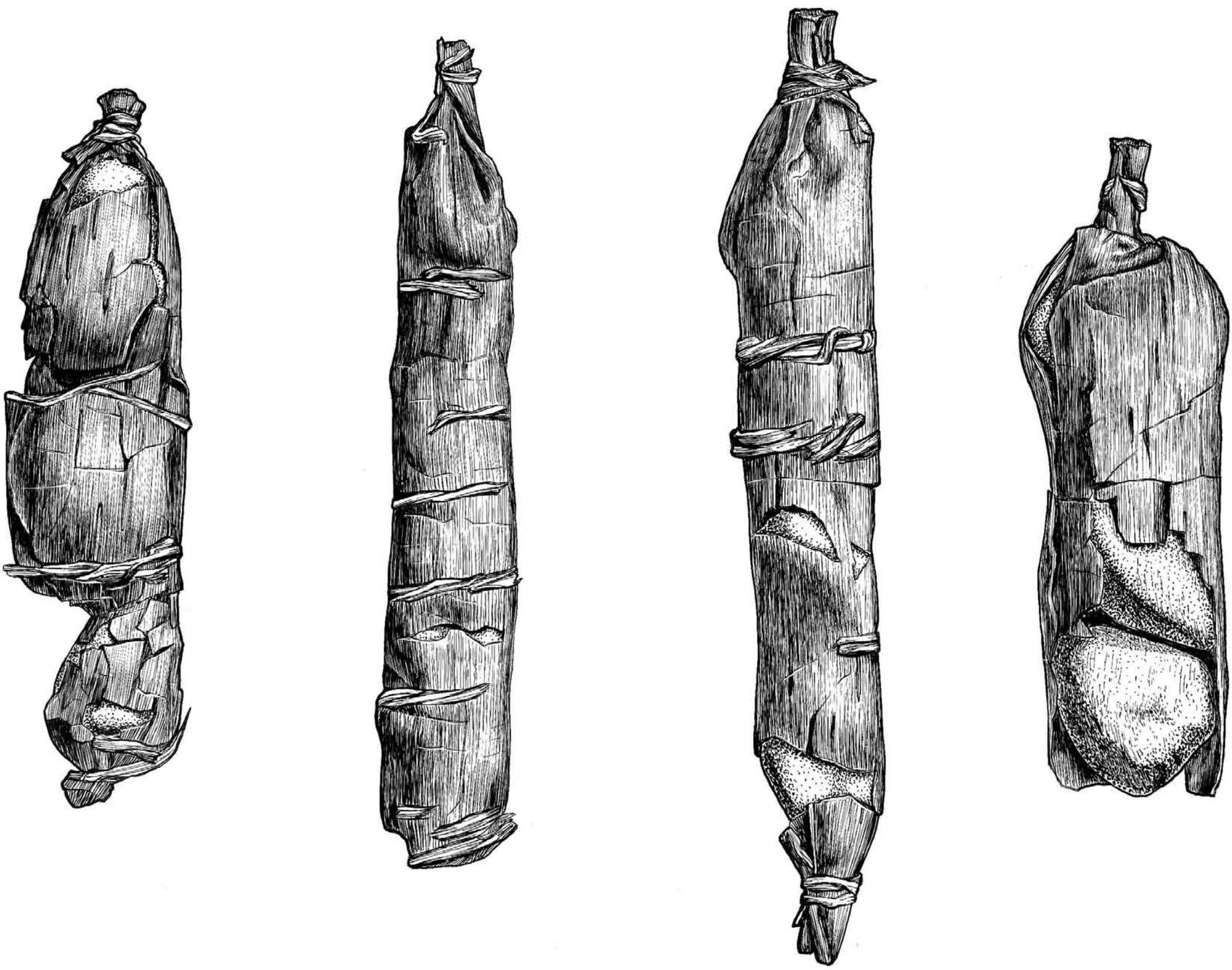
Effrayé, peiné par ce que percevaient mes sens, guidé par un besoin de réconfort, j'allai en direction du village, et je crus d'abord qu'il avait disparu lui aussi, englouti par la crue ; je m'approchai de la berge et de l'eau qui avait gardé son habituel aspect bienfaisant, d'où je vis à l'emplacement du village comme un îlot sur l'eau, mais je dus pour l'atteindre suivre un chemin de pierre, puis passer un pont constitué d'un étrange matériau, gris aussi, dur comme pierre et paraissant moulé.

Passé ce pont, je me retrouvai sur l'îlot, où je constatai tout d'abord avec soulagement qu'aucun de ces bruyants chariots sans équipage n'étaient présents, que l'air s'était comme allégé et ne piquait plus mes yeux. Un instant, je crus être de retour au village, où seuls vibrent les chants d'oiseaux et les voix humaines, surtout les joyeux éclats des voix d'enfants. Je continuai d'avancer vers ce qui m'apparut comme un rassemblement assez considérable d'humains de tous âges, certains couchés sur les galets, d'autres nageant, beaucoup en grande conversation. Je pensai que voilà un surprenant village où seule l'oisiveté est de mise. En me rapprochant de ses nonchalants habitants, je m'aperçus qu'ils étaient tous vêtus de curieuses pièces de tissu qui enserraient leurs fesses, leur sexe et couvraient les seins des femmes. De même les enfants allaient ainsi couverts, et personne ne quittait ce costume, y compris pour nager.

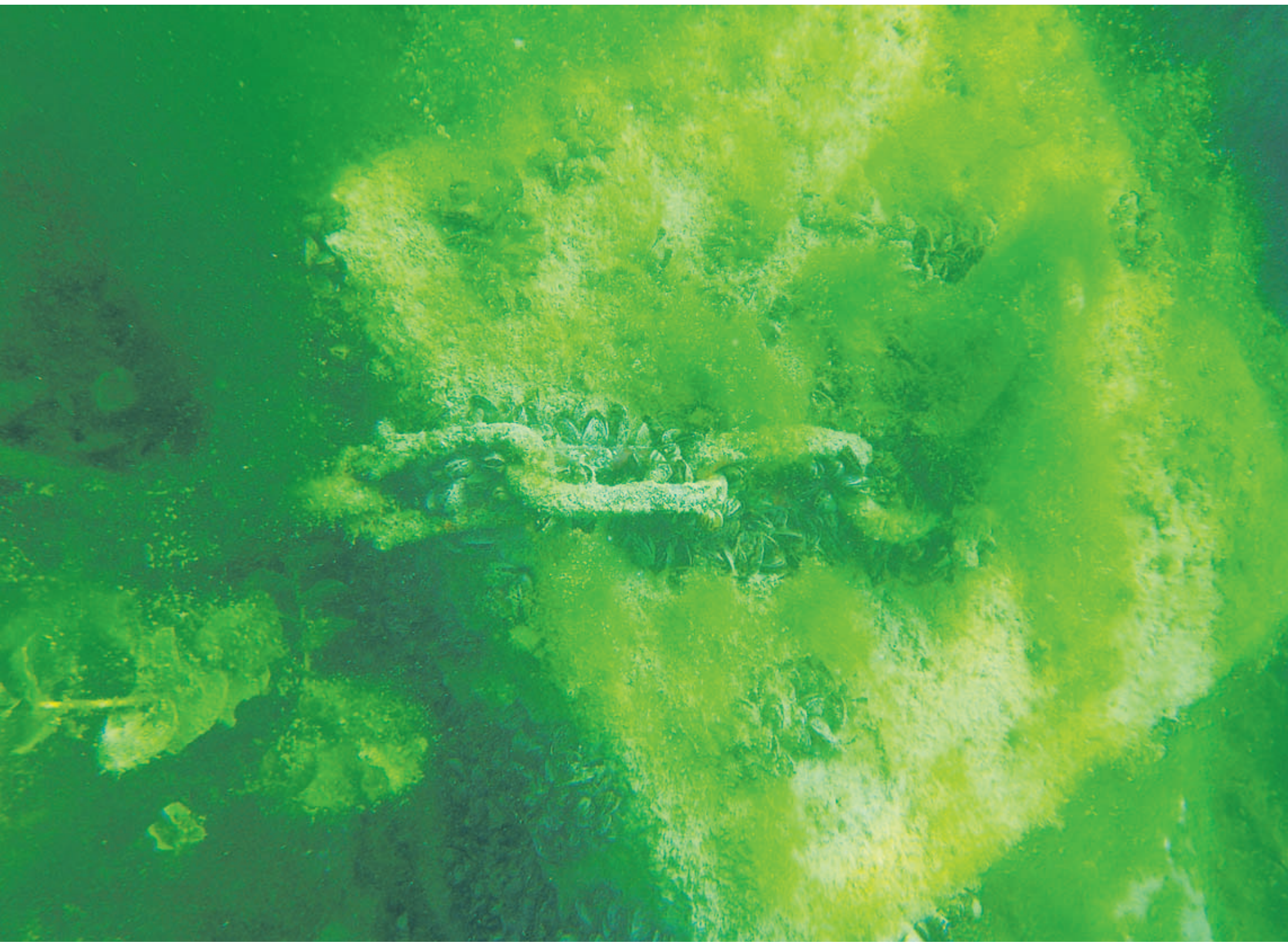
Je continuai l'exploration de ce curieux village et je découvris plus avant des rangées de maisonnettes toutes identiques, si petites qu'un homme couché sur le flanc en occupe tout l'espace. Au centre se trouvent des bassins et tout autour, je reconnus des pilotis enfoncés dans le sable, non pas faits de troncs comme les nôtres, mais moulés à l'identique dans ce matériau dont est construit le pont qui mène à l'îlot. Au milieu du village est une grande maison vers laquelle tous convergent, et je vis en m'approchant qu'à l'intérieur s'y déroulait un rituel d'échange, d'abord de sourires et de paroles, puis de boissons ou de nourriture contre de petits disques sur lesquels figurent des signes inconnus et parfois des visages très précisément dessinés. Comme je ne disposais d'aucun de ces disques, je dus me contenter de l'eau qui jaillissait directement d'une paroi, dont je remplis un récipient translucide, très léger et miraculeusement étanche.

A cet instant précis, lorsque je goûtai cette eau légèrement amère, j'eus la sensation de me retrouver dans un autre temps, parmi mes descendants. Je m'aperçus alors que ma présence au milieu de ces gens faisait l'objet de regards amusés et, bien que je n'en comprisse pas le sens, de commentaires. Il est vrai que mon costume – un pagne et des sandales de peau, mon carquois, ma hache et mon couteau de silex – n'était en rien comparable au leur, que dire aussi de mes longs cheveux tressés et de mon collier de dents d'ours ? Je tentai de m'extraire de leur bienveillante curiosité en me couchant sur la plage de galets et c'est là que je m'endormis.

Au réveil, comprendre que j'avais rêvé me soulagea. J'étais à nouveau parmi vous, dans la calme réalité de ma vie de pêcheur, songeant à réparer les filets pour la pêche du soir. Eh bien, sachez-le, ce rêve m'a poursuivi tout le jour et me poursuit encore. Mes amis, ce monde de demain que j'ai visité, bien que surprenant par ses multiples inventions, est un cauchemar de bruit et de fureur, et je ne vous dirai jamais assez le bonheur de vivre aujourd'hui et maintenant, car ceux que j'ai pu observer en rêve sont ingénieux et œuvrent sans relâche, mais avec une telle avidité qu'ils broient tout sur leur passage. Les seuls qui échappent à cette frénésie, je les ai trouvés sur l'emplacement de notre village, c'est un peuple préservé et nonchalant qui passe son temps couché sur les plages. Les rencontrer, les observer me sauva de l'étouffement et du désespoir, car sans eux je serais mort de peur, de tristesse et de dégoût.



Lests de filet en forme de papillotes : petits galets disposés en ligne, emballés dans une bande d'écorce de bouleau, elle-même ligaturée à l'aide d'un lien en fibres végétales. Site lacustre du néolithique moyen (vers –4000 à –3500).



Le poisson blanc du Léman

Dans un lac péri-alpin, l'eau est généralement cristalline, pauvre en nutriments, riche en oxygène. La faune piscicole est diverse et colorée…

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
YVES NARDINI

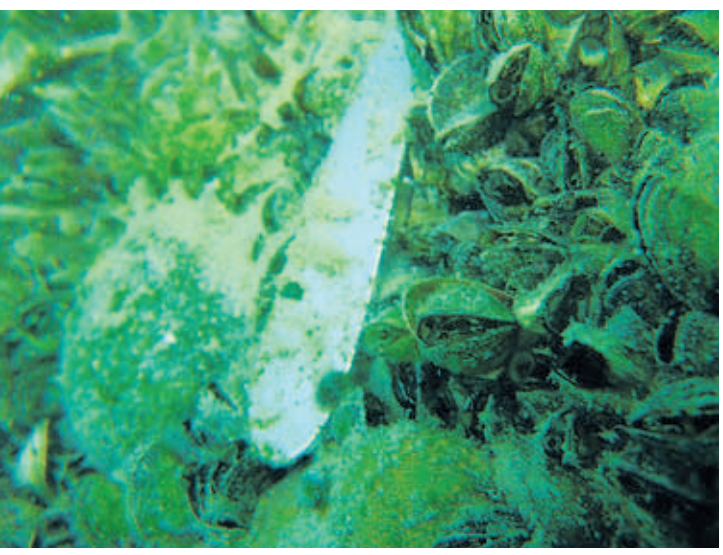
Les différentes couches du lac sont dominées par les poissons de qualité supérieure et de bon goût, dont la chair est saumonée par l'effort d'une vie en eaux libres. Jusque là, les poissons blancs restent dans les bas-fonds, parfaitement intégrés à l'écosystème ; nécrophages, coprophages, microphages, phytophages, xylophages ou piscivores, c'est la diversité de tous les âges.

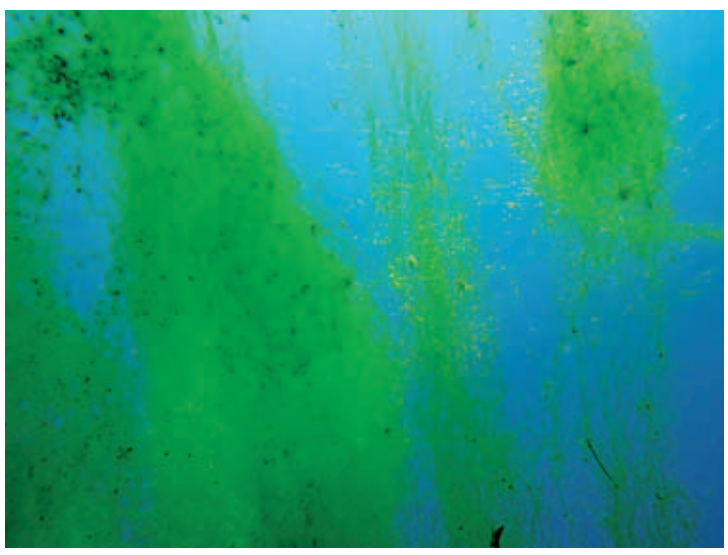
Mais, impensable catastrophe, les nutriments viennent à surabonder soudainement. L'équilibre est rompu. Tout le monde se met au devoir de consommer cette malbouffe jusqu'à la lie. Le pétrole vert, ou les algues, ceux qui les mangent et ceux qui mangent ceux qui les mangent règnent tour à tour et fondent une chape d'opacité sur le toit du monde du Liquide. L'oxygène vient à manquer. Certaines espèces de poissons blancs, taillées pour ces conditions opportunistes, se mettent à dominer si puissamment que les autres poissons blancs s'éteignent lentement, faute de place. Le poisson noble, quant à lui, a disparu en suivant l'oxygène.

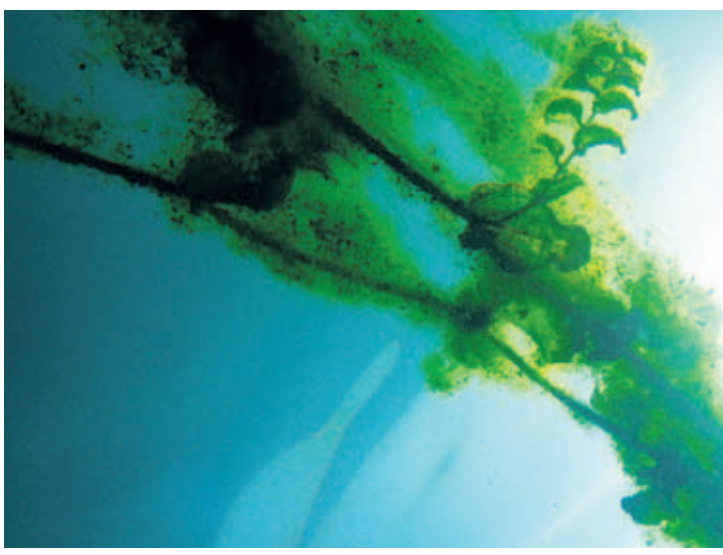
Mis à part quelques niches exceptionnelles où d'autres populations peuvent survivre, la totalité du domaine piscicole est surchargée par une chaîne alimentaire en cercle vicieux de quelques espèces seulement, maillons autosuffisants, chacun se nourrissant de l'autre. Cette opulence oligarchique produit un trop-plein d'excréments et de corps en putréfaction qui viennent s'accumuler en une couche profonde, épaisse, obscure, anoxique et réductrice, créant un milieu de vie dans lequel pullulent des organismes parmi les moins évolués de la planète, seuls capables de prospérer dans un tel environnement et produisant en masse un sulfureux moisi.

Cette trop forte richesse de nourriture et pourriture influence toutes les strates du lac et tous les organismes y vivant. Non contents d'évoluer dans des eaux puantes, les espèces indigènes entrent en compétition avec celles introduites par la pisciculture à but lucratif et par erreur. Ces espèces envahissantes, comme nous les nommons, colonisent à outrance sans vouloir et sans savoir les niches écologiques des populations locales.

Pourtant, ô miraculeuse surprise de la vie, il existe encore une petite zone du lac où la faune et la flore respirent tranquillement. Un havre écologique pour les poissons lémaniques, toutes espèces, couches ou origines confondues, qui peuvent y barboter sans risquer devenir repas ou mourir d'asphyxie. Un bol d'oxygène, une bulle de liberté, située exactement entre les derniers bras du lac. Toutes les images présentées ici proviennent de ce petit îlot limnologique, dernier bastion d'une eau vivable dans le miasme omnipotent des poissons du Léman.







Vous pouvez entrer

JEAN FIRMANN

Dans les Préalpes, on peut surprendre encore, mi-mars, roue déployée rentrant des lieux de ponte, quelques splendides spécimens du crapaud-gazelle ou crapaud-lyre que familièrement l'on nomme « gazouillis ». Photographie Jean Firmann, printemps 2012.

C'est ce que m'a minaudé, lyophilisée & mécanique, la fausse voix de la fausse femme qui parle toujours la même à tous quand, sur le petit clavier vertical de plastique et de tôle froide, j'ai heurté de l'index les quatre chiffres 3612 m'avait-on dit qu'il fallait juste taper lors que j'allais simplement pour lui dire la glorieuse & vandale histoire de bains que ci-dessous je vais vous raconter visiter ma si haute & si belle cousine qui se nommait en ces temps-là Claudine et que j'aimais dans ma tête & mes nerfs doux lui apportant des fleurs exquises en un petit bouquet terriblement beaucoup. 3612 tapé « vous pouvez entrer » oui m'a dit sans broncher et d'un aplomb terrible la fausse voix de la fausse dame qui parle sans honte à tous, tant & si bien que j'ai pu entrer dans la maison Claudine. Clouc, a gémi bien huilée aussitôt la porte qu'ainsi par 3612 d'un seul doigt de ma main gauche à peine effleurés j'ai pu (humilié par l'exiguïté sadique & post-moderne qui est aujourd'hui la nôtre) sans peine pousser. Si c'est pas de la magie ça, je vous parlerai une autre fois du magicien du progrès qui est trop con pour qu'on l'arrête. Car il y en a tous les matins de chaque jour des magiciens gonflés de certitudes par la terre qui pourtant sous nos yeux son désespéré feu douloureux brûle. Notamment pour aller 27 rue des Deux-Lilas à Genève chez ma si belle & si haute cousine raconter juste cette histoire de bains que je tiens de première main.

C'était pleine lune dans les années 1960 ce soir de juin-là et l'acrobate avait lampé de l'alcool de pomme pomme pomme dans des verres sans pied cette soirée d'il y a tant d'hiers, dans un bistrot bourré d'armaillis qui, au comble de l'insulte, se traitaient de vieux chevreuils dans les alleluia menteurs & et les cris rouges d'ambulance des machines à sous. Faut dire que dans sa crouille ville, il y avait une rivière, un torrent plutôt qui nourrissait une piscine. Et que les catholiques allaient aux bains. On n'avait pas encore inventé le mot convivial mais les trois pharmacies du gros bourg vendaient déjà des costumes de bain. D'une seule pièce tricotés main, avec des volants & des rubans crochetés tout aussi main, le tout de pur coton abstinent de toute ardeur & sinistre en diable.

Faut dire aussi que ça m'exaspère à mon bel âge, d'avoir toujours tant et tant à faire à des menteurs. Depuis le temps que les bouchers nous vendent pour bœuf de la vache, du taureau, de la génisse ; pour agneau du mouton, du pré-salé, du Sisteron ; pour poulet de la poule, voici qu'ils s'en sont pris aux poissons (du lac je veux dire) car pour le poisson des mers par l'homme à filets d'acier monstres torturées, il y a longtemps que pour vendre on actionne la pompe à verbe : la morue se balance ainsi sous les noms de cabillaud, èglefin, haddock, prostituée ou putain. Ce ne sont-là que des synonymes et c'est bon pour la fructification joyeuse de la langue mais, passant au lac, on triche carrément sur la marchandise. Car j'ai vu pas plus tard qu'hier d'helvétiques grandes surfaces marchandes, bourrées de denrées à coller diarrhée de bouffi aux trente-six tiers mondes, vendre sur lit de glace de la féra. Elle, la si belle et nerveuse corégone qui disparut à jamais du Léman au début des années 1950 par surpêche (déjà !) et par cochonneries tueuses venues des tornades blanches ménagères aux aveuglées chiottes bleues d'hygiène & aux lessives à mort diable pur coton pire blanc que blanc en toute bonne conscience lavé jusqu'à la délavure. La javel au goulot ! Le gel canard en intraveineuses ! Exit dès lors à jamais de tous nos lacs, dites-le vous bien, la féra espèce toute éteinte et que les pêcheurs du lac de Neuchâtel purent heureusement remplacer par une lointaine frangine nommée palée. Mais allez donc demander entrecôte de vache à votre boucher ou filet de palée à votre poissonnier ! Sans compter l'insipide vengeron vendu triché sans peau pour du filet de perche. Par tous ces menteurs tétanisés par l'oseille, artisans fédéraux des trois piliers. Compteurs desséchés d'assassins petits sous. Vendeurs de leur mère et de la photographie-même de leur mère. Pétochards d'exister. Assurés en nappes de flouze contre tout.

Alors je lui ai raconté à Claudine, la vérité un peu mystique & bien vandale que dans ce *Journal des Bains*, sans honte je vais aussi vous dire: Il faisait nuit quand l'acrobate parvint au bord du torrent face aux hauts murs qui défendaient municipalement la piscine toute neuve. Mais comme il était leste et jeune l'acrobate qui cette nuit de pleine lune rôdait à l'unisson par sa trop petite ville, comme vraiment il voulait dans la beauté libre vivre, franchit l'enceinte d'un seul bond d'homme, opéra un gracieux rétablissement au faîte de la palissade (comme Bill Ballantine dans les Bob Morane) et sauta debout sur les gazons neufs de la piscine municipale. Ah oui ! qu'elle était haute et gorgée de lumière large & pâle la lune dans le ciel noir des Préalpes. L'acrobate en fut ébloui tant que du dos l'une après l'autre des deux mains, il essuya délicatement ses larmes. Enfin seul en ce lieu, ayant aussitôt ôté de ses pieds chaussettes & chaussures, il sentit la rosée drue caresser telluriquement ses plantes et vit soudain dans le brouillard d'amour d'être vivant debout par le monde, en contrebas le grand bassin olympique et sur le haut, portes grand'ouvertes en leur militaire alignement les quatre-vingt-deux cabines. Où se calfeutraient de jour les baigneurs pour enfiler dans la moiteur intime leur costume de bain tricoté main de pur coton sinistre en diable. Il pénétra dans la première et sursauta, giflé par le reflet trouble de sa face que lui renvoyait cloué d'un gros clou noir au mur un miroir d'Uniprix bordé vulgaire de plastique jaune. Alors l'acrobate en colère contre l'exiguïté du monde & de ses passagers soumis, arracha au gros clou noir le miroir jaune de la cabine une. Le clou et le miroir se laissèrent faire si aisément que l'acrobate, concentré et fronçant de passion le sourcil, passa à la cabine deux où il arracha d'un coup si beau d'un seul, le clone Prisunic à cadre jaune du miroir un. Et l'acrobate à qui un ami fou d'être & premier violon là-bas vers Saint-Gall avait appris que la vie ne tient qu'à une âme de bois blanc & à quatre boyaux de chat, passa de cabine en cabine, arrachant d'un coup les miroirs de Prisunic à cadre jaune des quatre-vingt deux cabines fermées à clé le jour et ouvertes la nuit à toute lune pour éviter (sainte horreur) que n'y prolifèrent les champignons bleus & sacrément poilus des moisissures. Alors debout sur ses pieds nus & les yeux grand'ouverts dans la nuit ivre de lune, l'acrobate, tenant en ses bras nus un grand bouquet de miroirs, au cœur même de la piscine municipale, souverainement déserte à cette si belle heure avancée de la nuit, comme seul enfin au volant même du monde, sous le haut feu d'argent de la lune ronde, s'agenouilla sous le plongeoir des dix mètres et défiant à jamais ses dits maîtres, un à un, très lentement, en le geste doux qu'amorcent les papillons quand ils se lancent quittant la fleur pour le grand ciel, oui l'acrobate un à un largua dans les profondeurs solitaires creusées par Caterpillar sous le haut plongeoir municipal, les petits miroirs dans l'eau bleue. Un à un, pages effrontées du plus ardent des livres, les quatre-vingt-deux miroirs descendirent au gouffre d'eau et c'est peu dire que c'était beau. A genoux, je les égrenai, un à un les offrant à la profondeur de l'eau souple et souriant aux larmes comme jamais plus. Ils coulaient en dansant comme feuille d'érable à l'automne fauve qui tombe. Ils voletaient en douces et aléatoires saccades jusqu'au fin fond du grand bassin. Et loterie divine, de la plus cinglante des lumières, de la plus vive des visuelles brûlures, parfois, un miroir plongeant gaiement aux profondeurs me renvoyait l'éclat – ô si mystérieux, si pénétrant – de la lune. Deux ans plus tard, les Américains (parlant du nez l'anglais) marchaient dessus.

Hissez les drapeaux

Les Bains des Pâquis affichent la couleur haut et fort : trois nouveaux drapeaux vont bientôt flotter au-dessus des installations balnéaires et seront visibles loin à la ronde. Ces joyeux étendards sont le fruit d'une collaboration entre l'AUBP et le Centre de formation professionnelle Arts appliqués (CFPAA). Un concours de drapeaux, deuxième du genre, a été proposé à différentes classes de graphisme : design-objet, illustration-narration et typographie-communication. Les projets de 50 élèves, sur les 90 qui ont participé à l'aventure, sont reproduits ci-dessus. Un jury formé d'enseignants et de représentants de l'AUBP en a retenu trois. Les drapeaux de Melina Humberset (1er prix), Basile de Saussure (2e prix) et Moran Robellaz (3e prix) seront donc imprimés. Ils signaleront au loin la couleur des jours… et des Bains.

Animations sportives

JANVIER

Bains du courage !

Dès la Saint-Sylvestre, l'année commence par un bain froid et glacial que l'on pratique quasi quotidiennement quand on s'appelle « baigneur d'hiver ». L'air est clair, gorgé de bise, de froid dans le dos, de cuisses marbrées et de halos de vapeur autour des corps rougis. C'est le sprint du sang dans les veines et des brassées vigoureuses. On les voit enfin ressortir de l'eau sur une jetée désertée, repeinte par Bruegel et Turner tout à la fois. C'est l'aube de la saison des sports.

MARS

L'autre Salon

Comme chaque année en mars, lors du Salon de l'auto, « l'autre Salon » vient faire un tour aux Bains. Sur la jetée, quelques personnes enfourchent leur vélo. On assiste alors à un spectacle bien étrange où ces pédaleurs se contorsionnent, arrêtent presque de respirer et parcourent quelques vingt mètres dans une sorte de court métrage au ralenti. Cette mobilité, douce à souhait, n'a que faire du moteur à explosion. Nous vous donnons donc rendez-vous à l'année prochaine, aux mêmes dates que le Palexpo de nos transports nocifs, pour cette course de la lenteur, à pied ou à vélo, suivie d'une fête du muscle virile avec roulement des mécaniques !

AVRIL

La Vivicittà va

C'est sous l'impulsion du Satus Genève, club connu des sportifs pour ses 60 éditions du cross du Bout-du-Monde, qu'est né le dimanche 3 avril 2012, pour la première fois en Suisse, à Genève, la *Vivicittà*. Cette course à pied a pour particularité de fédérer au niveau mondial 70 villes dans 22 pays en se déroulant le même jour, à la même heure, et sur la même distance ! Les 220 participants et participantes de notre canton se sont mêlés virtuellement aux 70 000 concurrents des autres cités. Si les juniors, vétérans et seniors ont eu l'opportunité de se mesurer sur la distance phare de 12 km d'un parcours inédit, les écoliers et cadets n'ont pas pour autant été oubliés sur des distances plus courtes, mais dans l'environnement privilégié de la Perle du lac. Les sportifs et parfaits organisateurs de cette première *Vivacité* ont été accueillis et restaurés aux Bains des Pâquis. Rendez-vous est pris pour l'an prochain, le premier dimanche d'avril, à la même heure, au même endroit, et avec le même temps radieux !

JUILLET

Le masque et la crevette

Les 10, 12, 17 et 19 juillet, dans l'après-midi, des enfants nageurs et masqués plongeront pour débusquer les fonds lacustres. La libellule, le soleil et la crevette ont donc rendez-vous avec un tuba et un microscope en bandouillère pour sonder les mystères du monde trouble et aquatique du Léman. Toute cette jeunesse sera encadrée par des moniteurs et des sauveteurs aussi stimulants qu'attentifs. Cet événement sera annoncé comme un écolomoment donnant droit à un sirop et à une glace… à l'eau comme de juste.

Le Triathl'eau

En 2011, un temps mitigé, voir mi-tigré mais pas franchement mauvais a accueilli les épreuves du triathlon international. Cette compétition lancée en 1987 à Genève-Plage est venue, dès 1995, se fixer sur les Bains des Pâquis. Cette importante manifestation sportive comprend, comme son nom l'indique, trois épreuves modulées selon les catégories de sportifs. De 500 à 1500 m pour la natation, de 5 à 10 km pour la course à pied et de 20 à 60 km à vélo. Cette année, le départ aura lieu le 22 juillet sur la jetée des Pâquis, un départ spectaculaire et ébouriffant. Qui a déjà assisté à l'élan conjugué de quelque 800 nageurs qui se lancent à l'eau en même temps, dans un bruit de roue à aube ? Le public ne s'y est pas trompé en 2011, impressionné par les éclaboussures innombrables de ces concurrents endiablés !

AOÛT

Le 1er août se fête sans feu mais avec flamme

Le 1er Août aux Bains des Pâquis se fête un mercredi cette année ! Il vous suffira d'être là avec vos culottes de lutte, votre as de pique dans une main et la pierre d'Unspunnen dans l'autre… Venez tôt le matin vous inscrire, à la buvette pour le traditionnel tournoi de cartes. Vous passerez alors une matinée encouragée par quelques valets et de jolies reines avec ou sans rois. L'après-midi, il vous faudra enfiler les belles vraies culottes de lutte, vous cramponner à celles de votre adversaire, pour enfin le plaquer au lac, au milieu d'un grand désordre de gerbes d'eau comme un canard effarouché. Séchez-vous vite et allez directement sous les platanes où vous lancerez les très lourdes pierres suisses et bleues, au moins à un mètre de votre ombre portée, tandis que les enfants iront faire des ronds à la surface de l'eau. Une fois les récompenses attribuées aux participants, vous pourrez déguster en début de soirée la fondue toute AOC des Bains…

AOÛT

La 15e course autour du phare

Il fallait l'inventer cette course ! Oser contourner les rochers massés au pieds du grand phare blanc, braver le chenal séparant les deux rives de la rade et son courant puissant, virer sur la droite pour rejoindre en aval la zone du polo à l'abri des platanes. Il fallait une dose de témérité qu'une bande de joyeux compères ont su vaincre et maîtriser. Les uns craignaient de se retrouver à Verbois, les autres happés par les bateaux à vapeur. Cette course, improbable à l'origine, prit alors le nom de celui qu'il fallait vaincre, amadouer, domestiquer : le Phare. Chaque année, le dernier dimanche d'août, la course autour du Phare s'est déroulée sans aucune peur, avec un éclat renouvelé, comme une vraie fête annoncée avec ses affiches. On y a vu des sportifs à grandes brassées ruisselantes, gagner l'arrivée avec un bonnet rouge, bleu et vert luisant. On y a vu, lors des grandes cuvées, des baigneurs rivalisant d'imagination, déguisés en tortues géantes, en sirènes et même en joueurs de cartes. On a même aperçu des petits enfants baigneurs sur le dos de leur papa nageur… Rappelons la date de cette course mythique : le 26 août 2012.

SEPTEMBRE

Fête du jubilé avec les joutes languedociennes

Nous fêtons en 2012 les 140 ans des Bains des Pâquis, les 80 ans de leur construction en béton, les 25 ans de la création de l'AUBP et les 15 ans de la course autour du phare ! L'association fêtera ces quatre jubilés en faisant remonter jusqu'à Genève l'écho des fêtes du Rhône qui s'accordent si bien avec la célébration de Jean-Jacques, défenseur de l'apprentissage de la nage. De véritables joutes languedociennes se dérouleront ainsi sur le plan d'eau des Bains les 1er et 2 septembre, grâce à la venue en force de la Jeune Lance mézoise, du Bassin de Thaux. Un très beau spectacle en perspective, puisque la joute nautique voit se rencontrer deux adversaires munis d'une lance et d'un bouclier perché à l'arrière de leur embarcation respective. L'une rouge, l'autre bleue, propulsée par huit à dix rameurs et guidés par deux barreurs. Le tout en musique, bien sûr. Une prestation exceptionnelle. Jubilons !

SEPTEMBRE

Triplette et c'est à Odette de jouer !

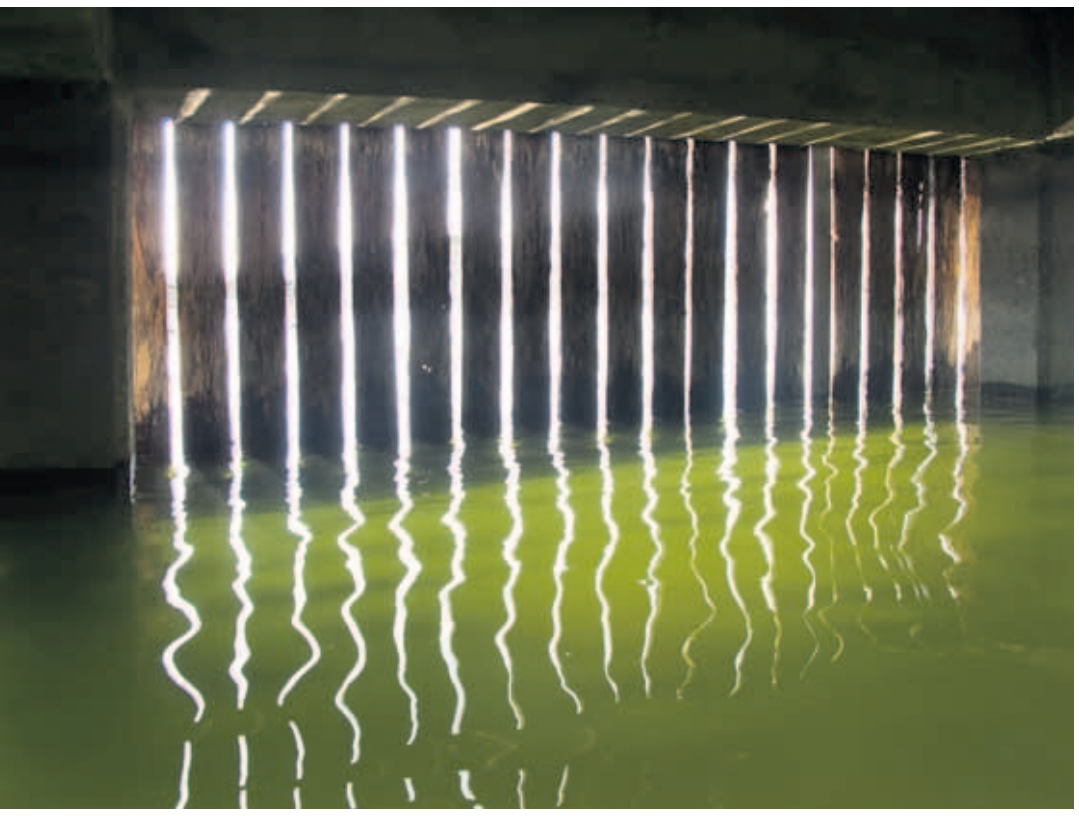
En automne reviennent les feuilles mortes et les équipes de femmes et d'hommes. Alors commence l'empoignade de la boule lourde, pleine et brillante. Comme une étoile filante cette ronde s'envole pour retomber, et pour le bonheur de quelques uns, tout près du petit cochonnet doux et discret. Mais voilà que ce couple va être disloqué par une boule rageuse et revancharde qui va essayer, elle aussi, de séduire la petite boule en bois, de la toucher. On va donc assister à une suite de couples éphémères de sphères argentées, accompagnée durant des heures de sifflets, d'applaudissements, d'encouragements, du fameux « tu tires ou tu pointes », tradition joyeuse toute marseillaise. Vive la pétanque, les boules et le pastis. Cette prochaine réjouissance aura lieu le 16 ou le 23 septembre de cette année, sauf en cas de boules mouillées…

DÉCEMBRE

Un dimanche de l'Avent

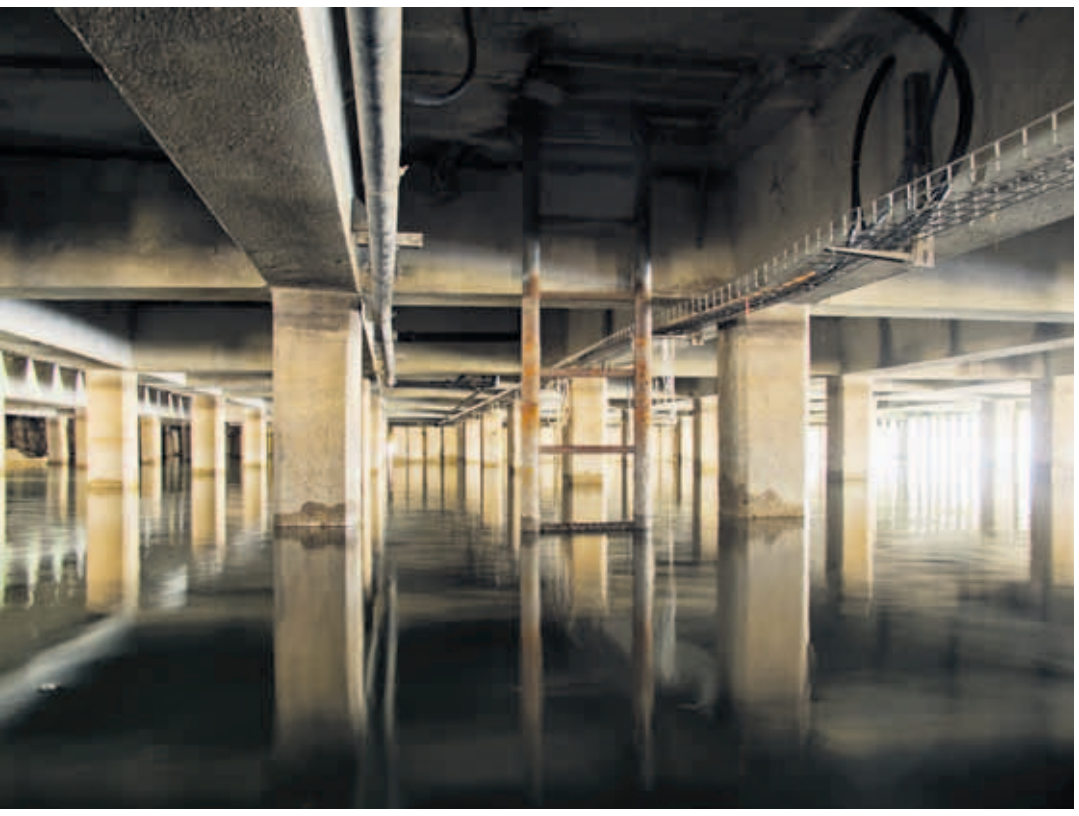
Une délégation d'otaries vous fait vivre sa « sous-coupe de Noël », sans forcément boire la tasse. On peut la disputer dans de l'eau à 4 degrés, course dûment chronométrée, sans tambours ni trompettes (quoique…), et ce en marge de la grande et officielle « coupe de Noël ». Aux Bains, on a juste à descendre dans l'eau par les escaliers et plouf.

pour le groupe animations sportives : Françoise Othenin-Girard



Les dessous des Bains

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
PHILIPPE CONSTANTIN



C'est un monde en miroir qu'une Alice ou une autre doit un jour traverser. L'œil ne s'est que depuis trop longtemps habitué à la ligne basse de l'architecture, comme fondue dans l'étendue du lac.

Il y a un monde sous le monde connu. Une vie sous la surface des dalles en béton. Nos peurs viennent de la fausse idée que l'inconnu recèle des monstres ou des dieux infernaux.

Heureusement, il y a des puits de lumière partout où l'on avance. Il ne fait finalement pas si sombre qu'on aurait pu le craindre.

Ce sont les enfants les plus téméraires à ce jeu-là. Souvent, la journée, traversant une terrasse ou un couloir suspendu au-dessus de l'eau, on les entend rire, pataugeant quelque part là-dessous, entre cette forêt de pilotis lacustres en béton. Ils guignent entre les fentes des cabines, espérant surprendre le geste fugace d'un sous-vêtement qu'une femme troque contre un maillot de bain. Souvent aussi, on les devine à leurs cris de joie quand ils découvrent la brillance d'une pièce d'argent dans le rayon oblique de la lumière tamisée.

L'enchevêtrement de tuyaux, de câbles, de fosses n'est rien. Ni la vase, ni les cailloux ni les minuscules moules tranchantes comme des rasoirs. Au pire, on s'effraierait de l'ombre d'une carpe qui frôle un mollet, ou d'une foulque agressive qui défend son nid. Ce sont les reflets mouvants de l'eau qui rendent le lieu vivant. On comprend mieux ici que la lumière est liquide et qu'elle est cet intangible matériau dont usent les peintres pour donner vie à leurs œuvres.

La magie est là. Toujours. Même quand le regard se tourne pour observer la ville alentour ou le lac à travers des points de fuite qui remettent le monde en perspective. Oui, de ce nouveau monde, inconnu autrefois, on redécouvre et on réenchante l'ancien, celui de la terre ferme, celui que l'on croyait être immuable et qui nous gardait de nos craintes infondées.

Des artistes aux fourneaux

Montse, Ardian et César œuvrent à l'abri des regards, derrière les fenêtres grillagées de la buvette. Dans cette cuisine de poche, ils mitonnent des plats du jour inventifs, goûteux et généreux qui font le bonheur des Bains.

FRANÇOISE NYDEGGER

Ardian et César

Photographies Fausto Pluchinotta

Montse

Habits noirs pour les deux messieurs, tenue blanche pour la dame. Question de coquetterie. Comme le montrent ces deux photos, les cuisiniers ne sont pas tous en même temps aux fourneaux. L'espace est bien trop exigu pour tourner à trois là-dedans. Ils se marcheraient dessus. Et puis il faut aussi assurer le roulement des équipes : les clients mangent aux Bains tous les jours de l'an. Alors ces employés s'arrangent entre eux pour qu'il y ait toujours en cuisine un chef avec l'apprenti. Ou un aide de cuisine. Et à eux seuls, ils régalent les foules.

La cuisine, Montse n'y songeait guère quand elle était petite. Celle qui chante toujours en travaillant est née Montserrat Sadurni, il y a 41 ans, dans un petit village près de Barcelone. Dans les terres, précise-t-elle. Là-bas, tous l'appellaient « Montse del Parramon ». Du nom du bistrot tenu par ses parents. « On ne faisait pas restaurant. Juste le café, le petit-déjeuner et les boissons. Le Parramon rassemblait alors toutes les générations. Les villageois venaient pour taper le carton et regarder des matches de foot à la télé. Les plus jeunes pour le baby-foot et le billard. »

A 18 ans et des poussières, cette jeune fille « atypique et indépendante » décide de mettre quelques kilomètres entre sa famille et elle. Après des séjours linguistiques en Belgique et en Angleterre, des aller-retours à Barcelone, elle débarque Genève en 1992. Monste s'y établira définitivement en 1995, après son mariage. Elle cumule les petits emplois. Aide cuisinière à l'Usine, organisatrice de soirées culturelles, popote pour les centres aérés des enfants. Elle qui n'avait aucune culture culinaire se prend au jeu. Cela devient même vite un plaisir.

La jeune femme commence aux Bains comme aide de cuisine. Un jour, Raymond entre dans la cuisine. Il lui dit alors, et Montse s'en souvient encore : « Fini la rigolade. Demain, c'est toi le plat du jour ! » Message reçu. Elle se lance dans la préparation du plat du jour le soir. Puis le midi. Petit à petit, elle prend sa place et grandit dans le métier. « La chance que j'ai eue, c'est d'avoir rencontré de bons chefs, comme Mathieu. Il m'a tout appris. Il m'a surtout transmis cet amour de la cuisine. » Le plus beau cadeau qui soit.

« Ce métier, c'est vraiment ce que tu en fais. Depuis douze ans que je suis ici, j'aime toujours autant travailler avec mes collègues pour trouver ce qu'on va bien pouvoir proposer aux clients de plus et de mieux que la dernière fois, tester de nouveaux produits, oser des mélanges de saveurs. Ce qui me rend heureuse, c'est d'être capable de sortir entre 80 et 500 plats du jour, selon la météo, et de bien le gérer. Dans la bonne humeur et le respect des autres. »

Mais pour assurer, il faut qu'elle soit calme. Que tout soit là à temps, en début de journée. Si le légumier arrive trop tard, si la viande n'est pas celle souhaitée, ça peut vite devenir compliqué. Tout se joue finalement à peu de chose.

« Je ne suis pas née cuisinière. C'est quelque chose qui est venu à moi par la vie, et je le fais du mieux que je le peux, avec une bonne énergie et de l'amour. Les plats n'en sont que meilleurs… » Et Montse éclate de rire.

Ardian Avdullahi, lui, est un gosse des Pâquis. Il a vu le jour en 1985 et a grandi rue Plantamour, à un jet de galet des Bains. La buvette, c'est un peu le prolongement de sa maison. A 14 ans déjà, il y travaille en terrasse, à côté de sa scolarité. C'est un débrouillard. Mais un beau jour, l'école post-obligatoire ne veut plus vraiment de lui. L'un des cuisiniers, Raphaël, lui propose alors un stage pour voir si le métier l'intéresse. Le garçon y prend goût. Il effectue son apprentissage de 2003 à 2006. Et depuis, il y est resté. Comme chef.

« J'aime la philosophie des Bains. Si tu as une idée à apporter, tu peux prendre ta place. Moi en tout cas, je l'ai prise ! Et puis on travaille sur la confiance. Les patrons ne sont pas derrière toi à te surveiller, ils te responsabilisent. »

« La cuisine, c'est 80% d'organisation. Ici peut-être plus qu'ailleurs. Car la place fait défaut : il n'y a pas de stockage pour des réserves, pas de congélateur, pas de lieu prévu pour peler ou couper une patate. Or, notre but est de travailler des produits frais. On devient donc vite de bons gestionnaires de produits. Ça tourne. Parfois trop vite ! Les légumes par exemple nous sont livrés frais à 6 h du matin et se trouvent à midi déjà dans le ventre des clients. »

Le reste du métier est question de savoir et de pratique. De créativité aussi. « Pour être cuistot, il faut un bon palais. Après, c'est comme pour tout. Il faut s'y intéresser à fond pour progresser. Etre curieux. Aller regarder ce qui se passe dans les autres restaurants, voir comment les autres chefs procèdent. »

Ardian n'a pas peur de dire que les plats du jour des Bains sont les meilleurs de la République. Rapport qualité-prix, mais pas seulement. « Les clients qui viennent ici tous les jours de l'année le savent bien. Ceux du week-end, c'est autre chose. Ils ne voient que la file d'attente et ne regardent pas forcément ce qu'il y a dans leur assiette. Les fidèles apprécient aussi que nous pratiquions toutes les cuisines du monde. »

« Cuisinier, c'est un métier magnifique qui existe pour répondre à un besoin primaire : manger ! Tout le monde cuisine à sa manière. Selon sa culture, son histoire, ses envies. Ici, nous aimons particulièrement jouer sur les couleurs, pour que le plat flatte autant les yeux que les papilles. »

Le plus jeune de l'équipe, César Theurillat, 19 ans, a grandi au Petit-Lancy. Il venait souvent en famille prendre le petit-déjeuner aux Bains. « L'endroit m'est familier. On arrivait là pour passer un bon moment et apprécier le paysage : être au milieu, mais en dehors de la ville. Et puis j'adorais déjà le bircher et les grosses tartines de cenovis ! »

Le rêve de sa vie n'était pas pour autant de devenir cuisinier. Même si le jeune homme a toujours aimé concocter des petits plats avec sa mère et sa grand-mère. Mais d'ici à en faire son métier… Il attaque donc le collège. Après deux ans, il bifurque. Essaie d'entrer aux Arts déco, hésite à se lancer dans une formation d'assistant socio-éducatif. C'est dans cette période de flottement qu'Ardian lui propose un stage en cuisine en avril 2010. Bien vu ! César commencera son apprentissage peu après. « Je n'ai pas hésité une seconde. L'ambiance de travail, la beauté du lieu, l'attitude des gens m'ont marqué positivement. »

Il est aussi séduit par le boulot. « La cuisine, c'est un art, même s'il est éphémère ! Sitôt le plat cuisiné, il est mangé. Mais au niveau de sa beauté, de son harmonie, il va rester en mémoire ! J'aime également ce sentiment du devoir accompli, quand tu vois tous ces clients qui mangent et qui ont l'air contents. » Chaque jour pourtant, il faut recommencer. « Comme il n'y a pas de carte, on est libre de faire ce que l'on veut. »

« Quand je dis autour de moi que je fais mon apprentissage à la buvette des Bains, je rencontre beaucoup de préjugés. Les gens entendent "buvette" et pensent tout de suite sandwiches et salades. Or, on fait de la gastronomie ici. Ce lieu est très formateur car tu peux faire preuve d'initiative et tu touches tout. En cuisine, il existe plusieurs façons de réaliser la même chose. J'apprends de Montse et d'Ardian, pour ensuite essayer de trouver ma propre manière de faire. »

Après son apprentissage, César aimerait dans un premier temps approfondir ses connaissances en pâtisserie. C'est un bec sucre, ce garçon ! D'ailleurs, il ne cesse de vanter les mérites du millefeuille maison, « spécialement bon » et du fondant au chocolat !

A voir ses yeux s'allumer quand il en parle, on sent qu'il a trouvé son métier : « Quand on est cuisinier, on se met au service des autres. C'est bien d'être serviable. Et puis apprendre à gérer le stress du coup de feu, prendre du recul pour rester calme, c'est un très bon apprentissage pour la vie ! »

CHARLOTTE DE PERROT

S'inspirant librement de l'ambiance si particulière que dégagent les Bains des Pâquis, Charlotte de Perrot traduit avec sensibilité et humour les ébats scintillants d'une improbable diversité d'espèces subaquatiques. J'adresse mes remerciements chaleureux à cette élève talentueuse pour l'image qu'elle a réalisée, à l'ensemble des candidats et candidates qui ont participé au concours, ainsi qu'aux enseignants et enseignantes du CFP Arts appliqués. Mes vifs remerciements à l'équipe des Bains pour cette stimulante collaboration.

Guy Mérat, directeur CFPAA

Le coureur mystérieux

THIERRY OTT

```
                  N E L L A S U E
                  E O ■ T E ■ D T
                  T S R R R A R O
                  I R T I T A A L
                  V E O S V M H E
                  M A C P I A C P
                      R R S T
                      O O L E
    S E I A H I P P I S M E U E U Q I S Y H P
  E E N N O D N A R O S E N R E E S R U O C I E
E T N E C S E D R L L Q N N P N E K A R T I N G U
N B R K A     I A L O U A O D R B I E       G A I N
O C E N M     S P A P A D I U N R O L       P O G K E
I Y G O P     C E B R S E S H E O O B       O D L E S T
T C L I A     I N D E H S S C ■ L F A       N E D F L
A L E S G     P T N T U T E T C E C G       G I O N
T I M N N     L E A A U T F A H E O I       P P O
I S E E E     I R H W U ■ O C E G U T T ■ A C I
U M N C X     N C G A U P R O P A R A ■ R L T
Q E T S O     E D E L T A P L A N E F R U A
E L L A B     N B A B M U T Y R I U N B C
              G R N O T M U M A T R I U
              A G T L I E B P C A A D
              G N I L R U C I H P E P
              A I N U P     Q U V T T
              L G O T S     U T N O I T A I V A
              O G I T E     E I C R I C K E T
              P O T E X     U S A U ■ L T V
              A J A N C     E M N G I I E
              D L T N U     J E O B R L
              E L A I R     D ■ E Y O
              M A N S S
              I B O I I
              R T L M O
              C O L P N
              S O A L ■
              E F B E E
```

(3) Air – Art – Bob – But – Jeu – Lob – Ski – Tir – VTT

(4) Boxe – Char – Club – Dope – Fond – Golf – Nage – Pied –Vélo – Vite

(5) Balle – Canoé – Catch – Cross – Gagne – Géant – Haies – Lutte – Paume – Rugby – Salle – Sport – Stade – Tenue – Voile

(6) Aviron – Ballon – Beauté – Course – Esprit – Hockey – Marche – Mètres – Pelote – Rapide – Simple – Squash – Tennis

(7) Amateur – Article – Coureur – Cricket – Curling – Escrime – Jogging – Karting

(8) Aviation – Campagne – Cyclisme – Descente – Football – Galopade – Handball – Hippisme – Natation – Patinage – Physique – Ping-pong

(9) Ascension – Education – Excursion – Olympique – Parapente – Promenade – Randonnée – Règlement – Water-polo

(10) Chaussures – Deltaplane – Discipline – Equitation

(11) Infatigable

(12) Parachutisme

(14) Professionnels

Lorsque vous aurez découvert tous les mots qui se cachent dans cette grille, il vous restera 21 lettres avec lesquelles vous pourrez former le coureur mystérieux. La lecture des noms, dans la grille, peut se faire horizontalement, verticalement ou diagonalement, à l'endroit ou à l'envers. Attention! Chaque lettre peut être utilisée plusieurs fois.

Solution en page 31

Vis et s'enterre

ENNEMOND NEAUSARDE

BÉLIER \ Vous irez ventre à terre pour pouvoir garder les pieds sur terre. Ayez plus de circonspection pour bien circonvenir votre entourage.

TAUREAU \ Bourré d'aimants, le pot de terre lancé contre le pot de fer ne se brisera pas. Gardez la confiance en votre puissante attraction et ne doutez plus de vos forces.

GÉMEAUX \ Un brusque retour sur terre vous fera apprécier la terre d'asile qui vous accueille bien autrement que vous l'envisagez vous-même.

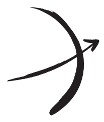
CANCER \ Lorsqu'une panthère s'attaque à un homme à terre, installez-vous entre eux et examinez lequel des deux se rapproche le plus rapidement de vous. Soyez héroïque à bon escient.

LION \ On finit soudain sous terre en terre inconnue. Evitez les déplacements qui vous seront avantageusement proposés.

VIERGE \ Mieux vaut demeurer assis sur un nuage que de remuer ciel et terre en tapant des mains et des pieds. Patience!

BALANCE \ Terre Neuve et Terre de Feu sont des terres étrangères qui accroissent vos fièvres des semelles. Partez sans tarder d'un bout à l'autre du continent reliant deux mondes au vôtre.

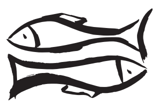
SCORPION \ La terre de vos ancêtres est celle des damnés de la terre. Osez retourner là-bas pour changer vos idées noires.



SAGITTAIRE \ Nul n'est sur terre sans voir ou revoir la terre sainte et la couvrir de baisers (proverbe monothéiste). Ne soyez pas si terre à terre lorsque vous évoquez le ciel.

CAPRICORNE \ Une prise de terre manquante risque de vous procurer des frayeurs exagérées. Coupez le courant et retrouvez-le uniquement lorsque vous serez rassuré sur son emploi judicieux.

VERSEAU \ Le manchot sur la banquise est mieux reconnu par les siens que le cul-de-jatte engagé dans l'armée de terre. Sachez distinguer les voix qui vous convoquent avant de vous rendre ici ou là.



POISSON \ Cessez de balancer entre néant et chimère selon la direction que l'euphonie du titre de cette traversée zodiacale vous inspire: *Vise et s'enterre* ou *visée sans terre*.

Les magistrats parlent des Bains

Visiter le monde entier sans quitter Genève

Avez-vous déjà expérimenté
ce parfum de liberté,
ce goût de vacances qui vous
envahit dès qu'on franchit
l'entrée des Bains des Pâquis ?
Offrons-nous de respirer
à fond cet air de fête
et de tolérance qui flotte
sur les Bains, même par
temps humide et froid.
Même par temps gris.

ESTHER ALDER*

Aujourd'hui, le temps est printanier. Radieux et venteux. Il n'y a pas la foule des dimanches de canicule. Quelques familles cependant. Pas les flots d'élèves en course d'école ou de collégiens en pause. Mais de nombreux employés des banques du centre-ville qui ont déjà posé leur cravate car nous sommes vendredi ! A proximité, et cela ne choque personne, il y a tous ceux que notre société laisse au bord de l'eau, exclus et marginaux… Ainsi que des groupes d'aînés qui délaissent Cité seniors pour quelques parties de cartes endiablées… Sans oublier les habitués, Pâquisards, qui retrouvent au cœur de leur quartier un havre de paix qu'ils regrettent d'avoir perdu ailleurs.

Les touristes ? Ils sont là. Ils n'ont pas peur de la bise. Ils ont déniché ce « bon plan », haut lieu du nouveau tourisme urbain. Aux Bains, on mange bien et pas cher ! Avec eux, goûtons donc un moment hors du stress et du temps millimétré qui est le nôtre.

En plein cœur de la ville, en marge d'un des quartiers les plus multiculturels de Suisse, les Bains permettent à une grande diversité de personnes, de toutes les générations, de tous les statuts, de toutes les nationalités, les cultures, les religions… de se côtoyer sur une petite bande de terre largement ouverte sur le monde. Cette diversité constitue une formidable richesse pour la société et pour la ville tout entière. Mais elle n'est pas, dans les faits, que le joyeux melting pot dont on peut rêver. Dans les préaux, dans les parcs et dans les rues, cette cohabitation pose question et, parfois, pose problème. Aux Bains, rien de tout cela. Est-ce la magie de l'eau ?

Ici, la diversité est assumée, réussie. Les individus se croisent, les parcours de femmes, d'hommes et d'enfants, Genevois, Confédérés, résidents étrangers de longue date, pendulaires, expatriés professionnels, victimes de régimes politiques ou réfugiés économiques… s'entremêlent. Aux Bains des Pâquis, on découvre toutes les facettes de la Genève d'aujourd'hui lors d'expositions, d'activités ludiques et de weekends thématiques.

Réunir les uns et les autres, favoriser les rencontres, tisser des liens : c'est la base du bien-être de toute la communauté. C'est pour cela que j'aime les Bains. Pour ce qu'ils font pour notre ville dans un domaine très disputé, très discuté, celui de la tolérance. Avec le Département de la cohésion sociale et la solidarité, quand je mets en place une nouvelle politique, je parle de cette tolérance-là. Nous sommes appelés à vivre ensemble : les travailleurs, les personnes en situation précaire, les jeunes en rupture nous tendent un miroir sur le monde d'aujourd'hui.

Les Bains ont été vigoureusement défendus par une poignée d'audacieux téméraires. Puis timidement soutenus par les autorités, avant d'être affectueusement adoptés par tous. Pour ma part, je salue les Bains comme un lieu unique, populaire. A préserver absolument.

Bains d'ailleurs ? J'aime ces Bains qui, au départ des Pâquis, nous permettent de voyager dans le monde entier.

Photographie Aurélien Bergot / whitebalance.ch

*Conseillère administrative de la Ville de Genève, en charge du Département de la cohésion sociale et de la solidarité.

La parole sera donnée aux autres magistrats dans les prochains numéros.

ÉRIC BAUER

Poème de la mer

La souris dit en pissant dans l'océan
tant pis c'est toujours ça, Je me sens
si sole ce soir, allons aux buttes
saumon, fréquentons les bars.

Je vous prie de changer de thon,
vous n'êtes qu'un aiglefin, j'en appelle
au gardien du squale.

Ne lâchons pas lamproie pour l'omble,
gardon notre sang froid, jouons-la
carpe sur table, on s'en paye
une tanche et je tire le mérou.

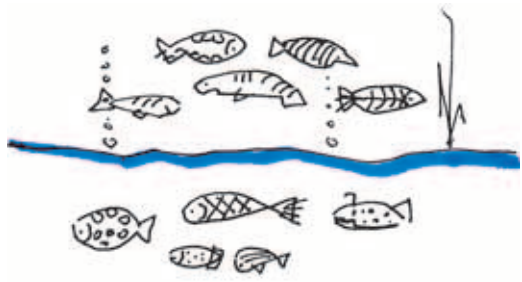
Poisson frais

A pied sur le quai j'entre en scène, la rive à cour le lac à jardin, sortir du port, le phare le jet d'eau, quitter la ville, un peu de nuit un peu de jour, le vent frais de surface, des brouillards matinaux comme dit la météo, les cormorans si beaux les cols verts, les mouettes sur le triangle d'eau parler, se taire c'est encore mieux, rêver de Fracasse ou Crochet, et pourquoi pas des deux.

Les lignes en attente, le bruit du moteur, le patron pour râler s'arrêter, ici ça va cartonner, hier c'était bien mais hier c'est toujours mieux.

Lancer le plomb jusqu'au fond.

Attendre, impatient, le premier poisson.



L'ombre

Ce soir, sur la plage,
mon ombre me fait signe,
de la main…
viens, suis-moi,
me dit-elle,
je ne peux rien faire sans toi.

La féra à l'oseille en 16 minutes chrono

JÉRÔME ESTÈBE

La féra est un animal dodu et paisible, qui vit pépère dans les profondeurs du lac Léman. Membre de la famille des salmonidés, elle offre, une fois passée à la casserole, une chair d'une délicatesse inouïe. Inouï, oui. Le monde entier nous envie notre chère féra.

Le saumon à l'oseille est une recette créée il y a trois bonnes décennies (voire plus) par Jean Troisgros à Roanne. Recette devenue presto l'un des classiques du répertoire gastronomique occidental. On s'agenouille. On se signe.

Ben, nous, on a fait notre petite cuisine en touillant tout ça. Voilà donc des **filets de féra à l'oseille,** plat de choix, plat de roi, réalisable en seize petites minutes montre en main, qui ne nécessite guère qu'un peu de crème fleurette et de vin blanc. Plus une échalote. Plus des filets de féra tout frais, gentiment levés par la poissonnière, qui est brune et lutine. Plus un bouquet d'oseille.

Démonstration chronométrée.

0-3e minute. Hachez une échalote, puis balancez-la dans une casserole avec une noisette de beurre à feu cool.

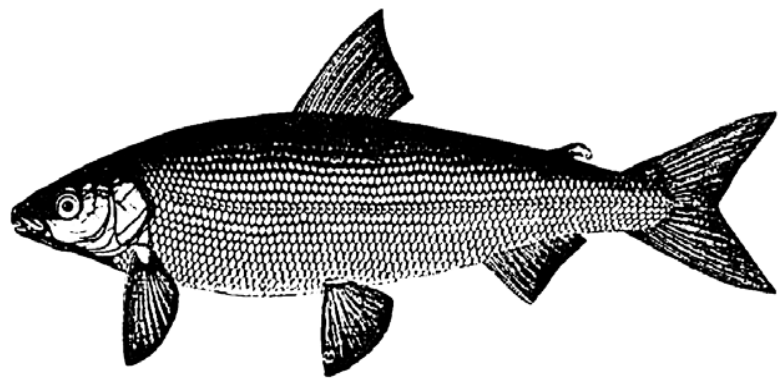
Top Slurp

3-7e minute. Pendant que l'échalote fond tranquilou, préparez un déci de blanc sec. Puis lavez, ôtez la tige centrale et détailler en fines lanières une dizaine de feuilles d'oseille.

7-11e minute. Ajoutez le vin blanc dans la casserole, laissez réduire. Farinez mollo le poisson, salez et poivrez-le. Faites chauffer une poêle antiadhésive.

11-12e minute. Ajoutez une louchée de crème fleurette à la sauce et douze gouttes de citron. Assaisonnez avec une certaine véhémence de bon aloi *(mais kesk'il raconte???)*. Remuez. Puis incorporez doucement l'oseille. Goûtez, réservez la sauce au chaud.

12-15e minute. Poêlez le poisson, d'abord côté peau, dans un petit mix huile d'olive-beurre, à feu medium dru. Une minute et demie de chaque côté (ou deux minutes, en cas de féra superventrue). Il faut que la chair garde sa structure, sans virer au vieux coton mouillé.



16e minute. Respirez, mais pas trop. Nappez le poisson, débouchez presto un salvagnin autochtone, classe et ciselé, par exemple celui de Philippe Villard à Anières. Et servez avec un sourire modeste à la tablée extatique. En fanfaronnant : « Z'avez vu les gulus, ce que je vous ai tambouillé en un quart d'heure ? »

Un zeste de forfanterie ne nuit jamais le soir au dîner.

http://jeromeestebe.blog.tdg.ch

pré-aubes

VENDREDI 22, SAMEDI 23, DIMANCHE 24 JUIN
Grande fantaisie zoologique. Musique de Camille Saint-Saëns, texte de Francis Blanche
Vincent Aubert (l'Auguste), Christian Robert-Charrue (Monsieur Loyal), les Pianistes, les Musiciens du Chausse-Coqs, direction Eric Bauer

VENDREDI 29, SAMEDI 30 JUIN DIMANCHE 1er JUILLET
Carte blanche au Conservatoire populaire de musique, danse et théâtre (CPMDT)

aubes musicales

du 22 juillet au 2 septembre
tous les jours
de 06h00 à 07h00

DIMANCHE 22 JUILLET
Aérobic Zumba

LUNDI 23 JUILLET
Sabir Khan et Prabhu Edouard

MARDI 24 JUILLET
Cave 12

MERCREDI 25 JUILLET
Atman Project Trio: Guillaume Barraud, bansouri, Marc Liebeskind, sit guitar, Prabhu Edouard, tablas

JEUDI 26 JUILLET
Danse grecque

VENDREDI 27 JUILLET
Trio Guarino

SAMEDI 28 JUILLET
Hyren

DIMANCHE 29 JUILLET
MrDame, Gabriel Tejedor

LUNDI 30 JUILLET
Elina Duni

MARDI 31 JUILLET
Jessica Brouzes trio, chant jazz

MERCREDI 1er AOÛT
Cors des Alpes et autres surprises traditionnelles

JEUDI 2 AOÛT
Danse africaine, Filibert Tologo

VENDREDI 3 AOÛT
Coco de roda, groupe de Casco, six personnes et une professeure de danse

SAMEDI 4 AOÛT
Ktotam quartet

DIMANCHE 5 AOÛT
Gypson Five

LUNDI 6 AOÛT
Paulo Santos Sousa, musique traditionnelle brésilienne

MARDI 7 AOÛT
Jazz Lyon

MERCREDI 8 AOÛT
Antony Hequet quartet

JEUDI 9 AOÛT
Le groupe Paul K et l'association «Pour le Bal», bal folk

VENDREDI 10 AOÛT
Hiacynthe Reish, chanson spectaculaire

SAMEDI 11 AOÛT
Maud Brulhart, trio flamenco

DIMANCHE 12 AOÛT
Hommage au paysage, musique classique

LUNDI 13 AOÛT
Indrani Mukherjee

MARDI 14 AOÛT
Quartet Schmaltz

MERCREDI 15 AOÛT
Sophie solo

JEUDI 16 AOÛT
Françoise Atlan + GendeRevolution, avec Marc Liebeskind, Sukhdev Mishra, Nabankur Bhattacharia

VENDREDI 17, SAMEDI 18, DIMANCHE 19 AOÛT
Carte blanche à l'AMR

LUNDI 20 AOÛT
Marc Etienne Besson quartet

MARDI 21 AOÛT
Christophe Sturzenegger, ensemble de cuivres musique classique

MERCREDI 22 AOÛT
Musique chinoise

JEUDI 23 AOÛT
Jazz trio Pascal Schaer, trombone, guitare, contrebasse

VENDREDI 24, SAMEDI 25, DIMANCHE 26 AOÛT
La Tasse, spectacle musical
Etienne Privat, chant, Julien Paillard, accordéon
Luis Alberte, Jacques Vincenti, Philippe Clerc, saxophones
Jean-Luc Riesen, contrebasse
Alain Brunner, percussions

LUNDI 27 AOÛT
Christophe Erard, musique mongole

MARDI 28 AOÛT
Amnésia Mémor, chansons roms de l'Europe de l'Est

MERCREDI 29 AOÛT
Tania Muller, calligraphie et flûtes

JEUDI 30 AOÛT
The National Fanfare of Kadebostany

VENDREDI 31 AOÛT, SAMEDI 1er ET DIMANCHE 2 SEPTEMBRE
Carte blanche aux Ateliers d'ethnomusicologie (ADEM)

19-20 mai: la Fête aux déchets

A leur ouverture en 1932 déjà, en deux mois d'exploitation à peine, les premiers bains publics en béton des Pâquis reçurent plus de 325 000 clients, initiant ainsi un succès jamais démenti. A l'instar de tant de parcs, de jetées, de lieux publics, les Bains des Pâquis voient défiler aujourd'hui près d'un million de visiteurs par an et se trouvent confrontés de manière éloquente au problème des déchets et de leur tri.

Bris de verre, mégots de cigarette, pique-niques abandonnés, détritus en tous genres, piles ou vieux téléphones portables, papier gras, incivilités quotidiennes: tel est le lot d'un des lieux les plus accueillants et les plus beaux, flottant entre deux eaux au centre de la ville et si cher au cœur de la population.

Autant les services de voirie que les jardiniers, ou encore les employés des Bains, se trouvent aujourd'hui submergés et débordés en tous lieux par ces excès toujours plus manifestes de détritus jetés aux quatre vents, sans souci de recyclage ou de respect pour l'environnement, sans parler du respect de la personne.

L'envie était donc forte de revaloriser le déchet autant que l'espace social que nous partageons tous, de même qu'évoquer le travail parfois peu gratifiant de tous ces acteurs qui, chaque matin, nous rendent une ville et ses divers lieux aussi propre qu'un sou neuf.

Ainsi les Bains des Pâquis, en partenariat avec le service Voirie-Ville propre de la Ville de Genève, ont-ils décidé de mettre sur pied durant le mois de mai, mois du déchet, un grand week-end autour de ce thème.

Communiquer et informer de façon ludique et festive semblait donc le meilleur moyen de se faire entendre. Pour endiguer ces comportements insouciants face aux déchets, objets sales et à cacher par définition, dont on se débarrasse presque honteusement, emmener les visiteurs avec nous pour leur montrer la beauté dont ceux-ci peuvent se revêtir, est un pari que nous espérons joyeux et porteur.

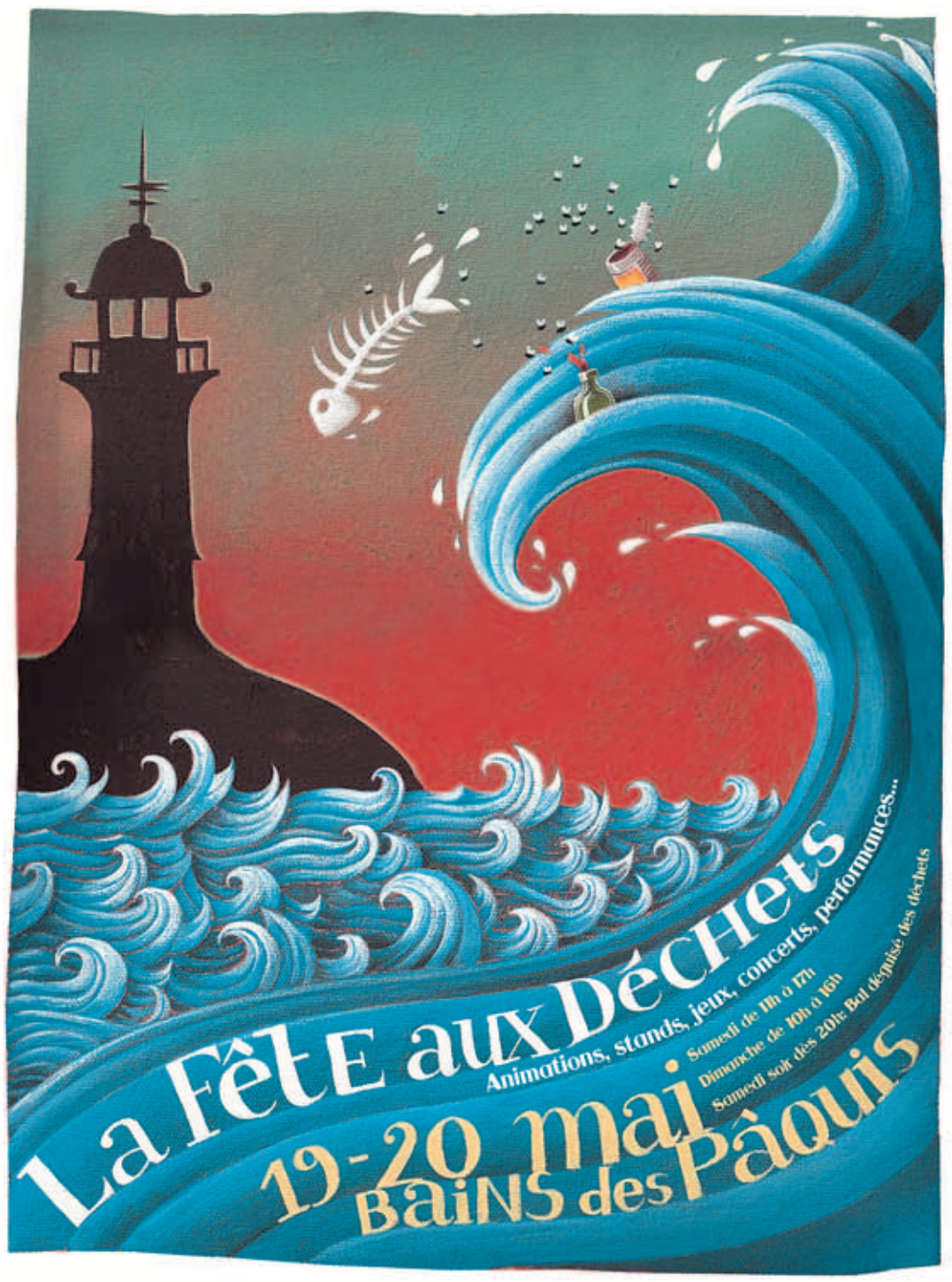
Ainsi, durant tout le week-end des 19 et 20 mai 2012, aurons-nous la joie de partager de nombreux stands tenus par des institutions ou des associations de la protection de l'environnement, de participer à des ateliers de recyclage, d'écouter des musiciens jouer leur partition sur des déchets, de concourir à la fabuleuse chasse au trésor entre des véhicules de la Voirie, de regarder nombre d'artistes, de photographes, de stylistes s'exprimer sur le sujet, ou encore de danser le soir au son d'un bal déguisé.

Sans vouloir dévoiler ici l'ensemble du programme, nous retiendrons la présence du Musée du Léman qui nous emmènera sur la trace des micro-polluants, de l'Association pour la sauvegarde du Léman, de Greenpeace, des afficionados du paddle board dont balade aquatique rime avec récolte de déchets, ou encore d'Inobat, avec lequel nous partirons traquer les piles cachées que, malheureusement, nous jetons si fréquemment par ignorance ou par inadvertance simplement, souvent incapable de les déceler.

Outre ces nombreuses activités, le service Voirie-Ville propre tiendra un stand d'animation et d'information en collaboration avec Terre des Hommes sur la problématique du recyclage des déchets. Vous pourrez participer concrètement à la récupération des téléphones portables qui dorment souvent au fond des tiroirs, en rapportant vos vieux appareils sur le stand. Les téléphones de seconde main en bon état favoriseront l'accès à la communication dans des pays où les lignes fixes sont rares et coûteuses.

Peut-être, entre nous tous, arriverons-nous à réenchanter la magie de ces matins clairs et lumineux sur la rade de Genève, et faire vivre encore longtemps la ligne épurée d'un site urbain si adapté à son environnement naturel, dans le respect de tous et de chacun.

La Fête aux déchets, aux Bains des Pâquis
Samedi 19 mai de 11h à 17h
dès 20h, bal déguisé du déchet
Dimanche 20 mai de 10h à 16h
Info: www.bainsdespaquis.ch



Affiche: Sylvie Wibaut

J'vais vider l'eau !

Dixit Roger Dumuid, dit *pépé*, qui ne viendra plus jouer aux cartes.

En cette fin d'année 1950, manèges et guinguettes s'installent à Nyon. Pépé, célibataire, va taquiner la belle. En effet, pépé est bel homme et charmeur. Il l'est d'ailleurs resté toute sa vie. Ses yeux croisent alors le regard de Marthe-Andrée, dite mémé. Il ne l'invite pas à danser. La danse, pour lui, c'était une connerie. Ils boivent un verre et il finit par la séduire. Ils se marient en 1952, naissance de Raymond en 1953 puis de Christiane en 1955.

La vie de cet homme est simple : boulot, bistrot, cartes. Surtout les cartes ! Il y passe des nuits entières en fin de semaine.

Pour mémé, la vie ne s'annonce pas tout rose. Pépé ne cause guère, est difficile en cuisine : peu de viande, pas d'arêtes, pas de salade. Il est plutôt dessert au chocolat. Et comme bricoleur, il a dû changer une fois l'ampoule mais avant, il a enlevé les plombs… N'étant pas le dernier à payer la tournée, son mariage a failli capoter.

En visite un jour chez son médecin, pépé est mis devant un choix. « Si tu n'arrêtes pas tout de suite l'alcool et le tabac, va t'inscrire à la Flamme, et ne reviens plus me voir. » A partir de ce jour-là, il stoppa tout ou presque. Car il garda sa passion, les cartes. A sa retraite, tous les matins dès 9 h, il était aux Bains des Pâquis, attendant les autres joueurs, et cela parfois jusqu'à 14 h. Son jeu, le chibre, 7 de carreau, pique double et rubicon. Il aimait un 514, mais quand il en prenait un, il montrait légèrement ses dents, signe d'un agacement évident. Son joueur préféré était connu sous le pseudo de Fanfan, presque un frère pour lui.

Généreux, il distribuait bonbons et douceurs à tous les joueurs. Les samedis, c'étaient des plaques entières de chocolat qu'il offrait à ses enfants et petits-enfants, et le plat du jour à sa fille Christiane.

Avec Raymond, son fils aîné, les relations étaient plus animées. Mais comme dit mémé, les chiens ne font pas des chats.

Pépé rappelait souvent l'anniversaire d'un copain et demandait à mémé de lui préparer un de ses délicieux gâteaux.

Un jour, pépé est venu aux Bains avec une canne. Il rentrait plus tôt chez lui, dès 15 h, et s'endormait devant la télé. Puis ce long séjour à l'hôpital. Ses enfants et petits-enfants l'ont suivi et entouré tous les jours, jusqu'à son dernier atout, ce 26 février.

Il n'ira plus jamais vider l'eau.

Les comptes ? Il devra désormais en rendre à Dieu. Il est même capable de les jouer aux cartes et de le mettre rubicon.

Ta place aux Bains est désormais vide. Personne ne saura te remplacer. Mais un tournoi de cartes portera ton nom. Adieu, pépé !

Johny Hunt

PLONK & REPLONK

SAMEDI 5 MAI

BAL BRETON
On danse avec Yves Leblan de 10h à 12h

JEUDI 17 MAI

SONOPACK FAIT SON ASCENSION
Silent Party de 15h à 3h du mat'
Info : www.sonopack.ch

SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 MAI

FÊTE AUX DÉCHETS ▶ voir page ci-contre

VENDREDI 22, SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 JUIN

PRÉ-AUBES MUSICALES
dans le cadre de la Fête de la Musique
▶ voir page ci-contre

JEUDI 28 JUIN

JOURNÉE DES ÉCOLES DES PÂQUIS ET DES EMS VILLE DE GENÈVE
Bains fermés au public jusqu'à 17h

VENDREDI 29, SAMEDI 30 JUIN ET DIMANCHE 1er JUILLET

PRÉ-AUBES MUSICALES ▶ voir page ci-contre

LES MARDIS 10 ET 17 JUILLET, LES JEUDIS 12 ET 19 JUILLET

À LA DÉCOUVERTE DU BIOTOPE AVEC LA LIBELLULE
dès 14h. Inscriptions à la Rotonde

DIMANCHE 22 JUILLET

TRIATHLON INTERNATIONAL DE GENÈVE

TOUS LES JOURS DU 22 JUILLET AU 2 SEPTEMBRE

6e ÉDITION DES AUBES MUSICALES
Chaque matin à 6h00 par tous les temps.
Entrée libre. Cafés, thés offerts
▶ voir page ci-contre

MERCREDI 1er AOÛT

FÊTE NATIONALE
Dès l'aube : concert, tournoi de cartes, lutte à la culotte, lancer de la pierre. Inscriptions le jour même à la Rotonde

JEUDI 2 AOÛT

INAUGURATION OFFICIELLE DES FÊTES DE GENÈVE
Bains fermés côté femmes dès 17h

DIMANCHE 26 AOÛT

COURSE AUTOUR DU PHARE
dès 14h. Inscription sur place dès 11h

SAMEDI 1er ET DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

FÊTE DES JUBILÉS DES BAINS DÉMONSTRATION DE JOUTES SÉTOISES
Musique et animations
du samedi 11h au dimanche 17h

DU 6 AU 9 SEPTEMBRE

FÊTE AGENDA 21 VILLE DE GENÈVE

2e SEMAINE DE SEPTEMBRE

COMÉDIE MUSICALE GASTRONOMIQUE DES EMPLOYÉS DE LA BUVETTE

SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

TOURNOIS, DÈS 10h
Jass le samedi, pétanque le dimanche

DU 1er AU 24 DÉCEMBRE

CALENDRIER DE L'AVENT
« Ap eau calypse »

VENDREDI 21 DÉCEMBRE

BAL DE LA FIN DU MONDE AUX BAINS

JOURNAL DES BAINS

BAINS DES PAQUIS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bains-des-paquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Armand Brulhart, Philippe Constantin, Serge Arnauld, Fausto Pluchinotta

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Finances et administration
Hugues Richard

Ont collaboré à ce numéro
Esther Alder, Eric Bauer, Jérôme Estèbe, Frédéric Favre, Jean-Claude Ferrier, Jean Firmann, Colette Grand, Maya Guidi, Laurent Guiraud, Antony Hequet, Gérald Herrmann, Johny Hunt, Aloys Lolo, Thierry Mertenat, Guy Mérat, Fred Merz, Yves Nardini, Ennemond Neausarde, Françoise Othenin-Girard, Thierry Ott, Charlotte de Perrot, Plonk & Replonk, David Ripoll, Daniel Suter, Sylvain Thévoz

Publicité
Helena de Freitas pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIE Centre d'impression Lausanne SA

Tirage :
10 000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC®

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C008460

© 2012, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : automne 2012
Délai rédactionnel : 14 septembre 2012

Solution du jeu de la page 28

USAIN BOLT, COUREUR RAPIDE

GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

SAISON 12|13

OPÉRAS JJR (Citoyen de Genève) | Il Barbiere di Siviglia | Samson & Dalila | Les Aventures du roi Pausole | La Traviata | Das Rheingold Madama Butterfly | Rusalka BALLETS Giselle | Le Sacre du printemps / Les Noces Le Lac des cygnes RÉCITALS Renée Fleming | Ludovic Tézier | Diana Damrau Barbara Frittoli | Elīna Garanča

ABONNEZ-VOUS !

DIRECTION GÉNÉRALE **Tobias Richter**

www.geneveopera.ch

L'émotion pour tous